



HAL
open science

En souvenir de Solange Fouilleul

Hadrien Rambach

► **To cite this version:**

| Hadrien Rambach. En souvenir de Solange Fouilleul. 2017, pp.36-37. hal-04345691

HAL Id: hal-04345691

<https://hal.science/hal-04345691>

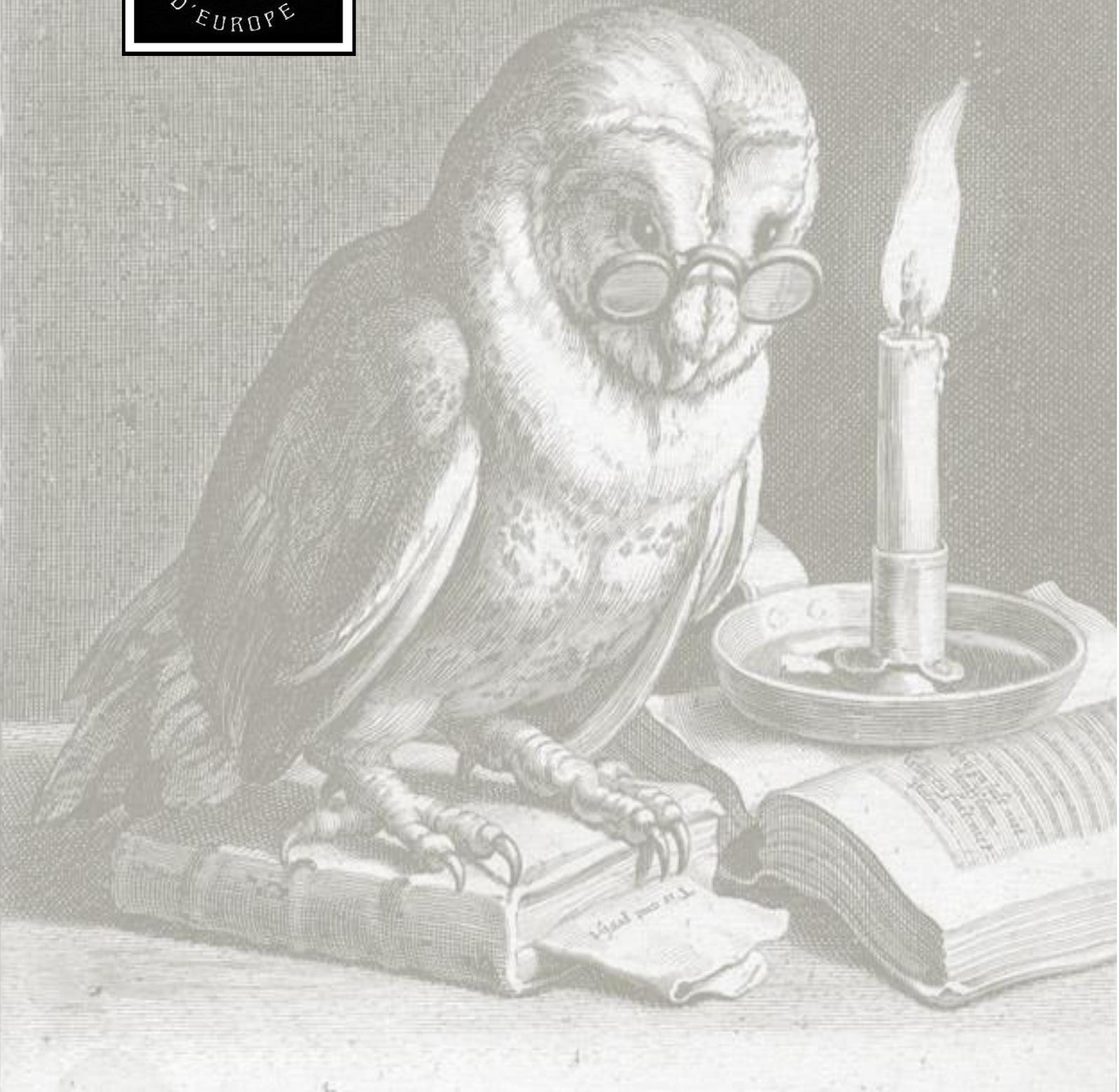
Submitted on 20 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



DANSES MACABRES D'EUROPE



N. Bloemart p. - Bloemart sculp. - 1811.

Wat haet keers off bril, als den WL niet sien en wil.



Ex-libris de Solange Fouilleul

ÉDITORIAL



*Ilona Hans-Collas
Présidente a. i. des DME*

Solange Fouilleul, présidente de notre association, nous a quittés le 9 septembre dernier. Solange qui connaissait tous les sujets autour de la mort a dû affronter la sienne - à deux reprises si l'on peut dire ! Le 2 avril 2014, la Mort a failli la prendre. Mais malgré un long arrêt cardiaque,

Solange s'est réveillée, sans séquelles, excitée d'avoir retrouvé la vie et prête à continuer à la croquer à pleines dents. Sa carte de « morte ressuscitée », cachetée par les hôpitaux de Paris, était comme un nouveau passeport pour la vie, un sursis. Elle s'en était bien moquée de la Mort... Avait-elle vraiment passé de longues minutes de l'autre côté ? Et de quel autre côté ? Elle n'avait - disait-elle - rien vu de spécial, ni tunnel, ni lumière, elle n'avait rien senti. C'est ça la mort...?! La grande faucheuse ne lui faisait donc pas peur et jusqu'au dernier instant Solange a été courageuse et lucide.

Se souvient-elle du spectacle de Digulleville - *Le Pèlerinage de Vie Humaine* - où la Mort arriva tout naturellement avec sa faux et son cercueil pour prendre le pèlerin, couché et prêt pour le passage ? Les préparatifs de ce spectacle joué par les membres de l'association au moment du congrès de Vendôme en septembre 2000, ont été pour nous l'occasion de faire la connaissance de Solange, qui venait d'adhérer aux DME. Discrète mais oh combien efficace, elle apporta son aide pour les décors, nous conseilla, nous stimula. Dès ce moment, tous apprécièrent ses qualités humaines, sa générosité et son humour. Son exposition consacrée au thème de la Vanité à travers les gravures des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles révéla son érudition et sa connaissance infaillible.

Solange est restée fidèle à notre association. Elle fut une amie joyeuse, généreuse, prête à partager ses connaissances, toujours partante pour participer à nos activités : excursions, réunions, congrès. Toujours en éveil pour dénicher une œuvre macabre. Toujours disposée à apporter son aide, à ouvrir un tiroir ou un fichier pour trouver une réponse adéquate à une énigme iconographique. Son expérience professionnelle, sa connaissance du marché de l'art, sa capacité à dénicher une œuvre exceptionnelle lors d'une vente ou auprès d'un collègue, ont contribué à enrichir considérablement nos connaissances de l'art macabre. D'innombrables fois elle nous a présenté des œuvres

inédites et curieuses. Son amour pour l'art et les objets les plus insolites se reflétait dans sa collection, sa documentation, son esprit ouvert.

Parmi les thèmes que Solange a partagés avec les membres de l'association, plusieurs sont à rappeler : les vanités, les *Memento mori*, les ex-libris, les calendriers et almanachs, les anamorphoses, les livres d'emblèmes, les nécrologies russes appelées 'synodik-pomiannik', les allégories, les fables ou encore les caricatures à caractère macabre*. Elle aimait faire connaître des sujets comme la Mort représentée sur des boîtes de changeurs, la Mort jouant aux échecs, la Mort et le bûcheron, la Mort jouant du violon ou encore la fraise, non pas le fruit mais le col de lingerie, symbole de vanité. Rappelons aussi les expositions qu'elle organisa à la galerie Maillard-Fouilleul (Passage Verdeau, Paris IX^e) en 2007 : celle sur le thème de la Vanité par Maxime Préaud et des xylographies à sujet macabre par Guillaume de la Chapelle.

En mars 2014, elle accepta le poste de présidente des DME. À l'automne de la même année, elle mena le congrès de Turin, en étroite collaboration avec son université.

En mai 2016, la belle exposition « Dernière Danse » à Strasbourg, fut un moment inoubliable : Solange connaissait toutes les œuvres et eut grand plaisir à échanger avec l'un des commissaires. Quelques jours plus tard elle inaugurait son deuxième congrès en tant que présidente, celui de Troyes dont elle assura le succès. Elle y consacra ses efforts et son énergie, et y montra un enthousiasme communicatif.

Pour nous tous, Solange était bien plus que la présidente de notre association. Au-delà des liens affectifs, chacun peut témoigner du travail que Solange a accompli au sein de cette association. La faire découvrir et faire rayonner ses activités, « amener du monde » comme elle disait, attirer les jeunes, multiplier les contacts, étaient des causes qui lui tenaient à cœur et faisaient sa fierté. « À nous, parce que nous sommes les meilleurs » déclarait-elle pour porter un toast. Continuons dans cet esprit vif et de partage qui lui tenait à cœur et qui n'a cessé d'enrichir le travail collectif mené au sein des DME.



Ce numéro spécial de notre bulletin rend hommage à Solange Fouilleul à travers ses écrits, ses recherches et ses contributions. S'y ajoutent les témoignages de ceux qui l'ont connue, appréciée, côtoyée. Unis, nous lui disons merci : merci pour tout ce qu'elle nous a apporté ; nous comptons suivre son exemple et, guidés par son élan, poursuivre son œuvre.

L'association a réuni les contributions de Solange qui ont figuré dans les bulletins en un seul document (fichier pdf) qui peut être communiqué à toute personne intéressée.

*Memento mori.
Petit objet en terre-cuite émaillée
entre les mains de Solange, 2016.*



METNITZ

L'AMOUR ET LA MORT

Solange Fouilleul & Marie-Dominique Leclerc

27 octobre 2007

Que se passerait-il si l'Amour et la Mort échangeaient leurs flèches ? Sans doute régnerait-il une grande confusion sur terre et c'est à ce grand désordre – fort heureusement temporaire – que nous allons nous intéresser.

Mais tout d'abord d'où vient ce thème et qu'est-ce qui légitime un tel rapprochement de ces deux allégories ? En fait l'un et l'autre appartiennent au groupe des personnifications aux yeux bandés qui comprend également la Fortune : tous trois agissent aveuglément, atteignent ou manquent leur but dans le plus grand des hasards, au mépris de l'âge, de la position sociale ou du mérite individuel de leurs victimes. Rappelons qu'au XV^e siècle, Pierre Michault, dans sa *Danse aux aveugles* évoque ces trois puissances aveugles qui font danser les humains au gré de leurs caprices :

“ Amour, Fortune et Mort, aveugles et bandés,
Font danser les humains chacun par accordance. ”

Quelques miniaturistes de la fin du XV^e siècle ont illustré des manuscrits de la *Danse aux aveugles* et ont suivi le texte de l'auteur avec une scrupuleuse exactitude : Amour, Fortune et Mort ont bien les yeux bandés ; la Mort est à califourchon sur un bœuf et l'un de ses accompagnateurs porte un panonceau sur lequel est écrit *Atropos*. Dans les premières éditions imprimées de la *Danse aux aveugles*, on trouve des gravures sur bois évidemment inspirées des peintures des manuscrits.

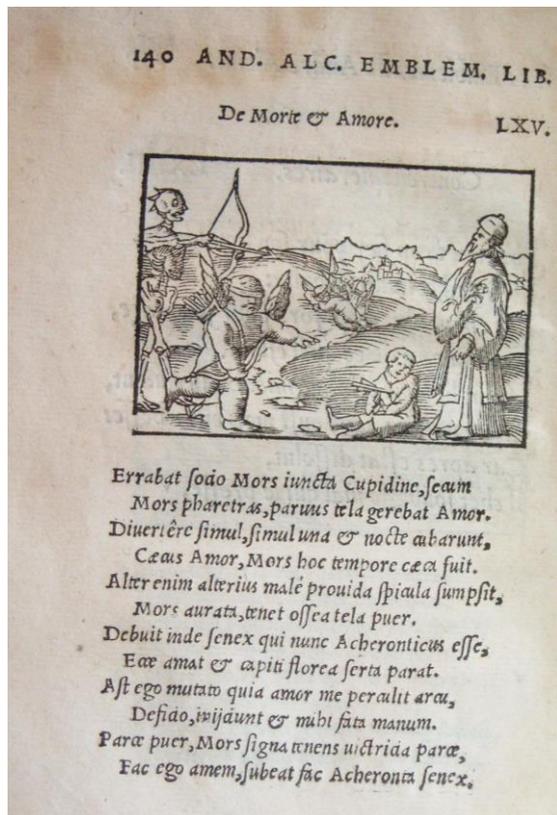


Fig. 1. *Emblèmes d'Alciati*, Paris, Chrétien Wechel, 1542, Médiathèque du Grand Troyes.

À la même époque, certaines gravures illustrant *Les Triomphes de Pétrarque* nous montrent un Amour aux yeux bandés, hautement juché sur son char tiré par quatre chevaux blancs ; un cortège d'amoureux l'accompagne. À quelques pages d'intervalle, le char de la Mort est tiré par deux bœufs noirs tandis que ses victimes tombent à terre sous ses flèches.

Enfin, en février 1494, paraît à Bâle *La Nef des fous* du Strasbourgeois Sébastien Brant. Au chapitre "Des mœurs galantes", la gravure met en scène Vénus tenant dans ses rets ces fous d'humains ; devant elle, Cupidon les yeux bandés tire ses traits à l'aveuglette. Mais derrière Cupidon et Vénus, émerge la Mort qui s'apprête à faire son macabre métier.

Ces rapprochements et ces similitudes devaient les amener, plus ou moins fatalement, à se rencontrer, dans le texte et dans l'image, pour une aventure commune qui allait perdurer en littérature et dans les gravures, tant en Italie, qu'en France, en Angleterre qu'aux Pays-Bas.

UN POÈTE ITALIEN ET SON TRADUCTEUR FRANÇAIS

La trace la plus ancienne repérable de cette rencontre entre l'Amour et la Mort se trouverait dans l'œuvre de Serafino Ciminelli dall'Aquila, poète italien du XV^e siècle. Ce poème aurait été traduit par Jean Lemaire de Belges (1473-1524) et introduit dans ses *Contes de Cupido et d'Atropos*.

Dans ces trois contes, seul le premier serait une adaptation d'après Serafino, les deux autres étant de l'invention de Jean Lemaire. Le premier conte raconte comment Cupido et la Mort, se heurtant un jour en vol, se lancent tout d'abord des injures, puis décident d'aller poursuivre leur conversation à la taverne. Entre deux verres, l'un et l'autre vantent leur travail, leur art et leur mérite avec grande fanfaronnade tant et si bien qu'au sortir de là, ils sont complètement ivres : l'Amour repart avec le carquois de la mort et la Mort avec les flèches de l'Amour. Ce sont donc désormais les jeunes qui seront atteints par les flèches de la Mort, et les vieillards qui tomberont éperdument amoureux. Et le poème se termine sur un constat désabusé : le monde est dominé par deux divinités "ribaudes", folles, et aveugles, dont la méchanceté et l'étourderie font périr les hommes.

Dans les deux poèmes suivants, fort longs, Jean Lemaire de Belges développe le thème en repartant de l'échange des flèches.

Au deuxième poème, Amour, ivre et las, s'en va retrouver sa mère Vénus. La suite ne manque pas de piquant : Amour, épuisé de tant festoyer, s'endort dans le giron de sa mère, laissant choir son arc sur un coussin. La gente Volupté, "cul nu" nous dit le texte, vient poser son délicat séant sur le "trait plein de poison mortel" ; elle pousse un cri aigu, réveillant Vénus, et se meurt. La déesse se pâme en voyant sa nièce défaillir. Fort

heureusement, les Grâces s'activent autour de la victime, et à l'aide de baume, de nectar et d'ambrosie, la ressuscitent. Vénus reconnaît l'arc de la Mort et comprend ce qui s'est passé. Elle demande alors aux Nymphes de transporter le lit d'Amour endormi dans la cour pour que la bise le dégrise ; son fils n'aura le droit de réintégrer les lieux que lorsqu'il aura retrouvé son arc. Cupido, réveillé, va demander à la Mort de lui rendre son arc sous peine de lui décocher une de ses propres flèches. Atropos, évidemment, se rit de ces propos : on ne tue pas la Mort !

Devant cette inextricable situation, Vénus se lamente et maudit son fils. Dès lors, le venin mortel se répand partout, contaminant la nature comme les hommes car Vénus a fait jeter, dans les fossés, l'arc mortel.

Mais de quel mal parle-t-on ? La mort certes, mais elle revêt de bien étranges formes... La catastrophe initiale connaît en effet une

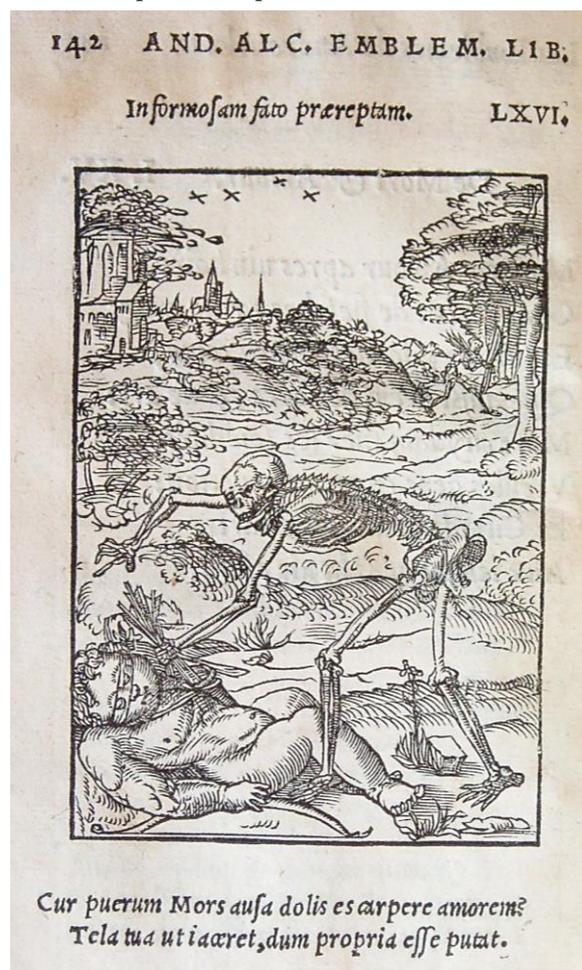


Fig. 2. *Emblèmes d'Alciat*, Paris, Chrétien Wechel, 1542, Médiathèque du Grand Troyes.

singulière évolution : les flèches mêlées de l'Amour et de la Mort se résolvent en une maladie vénérienne qui combine en quelque sorte les deux, une maladie qui touche toutes les populations, une maladie innommable : la syphilis ! On ne pouvait plus symboliquement mêler Amour et Mort !

Vénus, catastrophée devant l'ampleur que prennent les événements, s'en va trouver Jupiter, son père, à qui elle rappelle les faits et qu'elle supplie de ne plus souffrir "un si vilain desordre". Le dieu du ciel délègue Mercure auprès d'Atropos et somme les deux parties de se rendre à... Tours (!) pour y "demesler la querelle". L'affaire a duré des jours, le différend allant croissant, à la mesure des injures échangées. Devant ce procès interminable, Jupiter, de guerre lasse, dépêche à nouveau Mercure auquel il a remis deux nouveaux arcs, l'un "mortel", l'autre "joyeux". Mercure donne à Volupté un nouvel arc pour Amour, mais ce dernier ne devra plus boire sous peine d'amende ! Il tend à Mégère un arc mortifère, mais Atropos doit s'engager à ne plus se servir de l'arc d'Amour.

Quant à l'eau souillée par l'arc, il n'y a point de solution. Aux hommes d'être vigilants et d'en tirer leçon ! Et Mercure s'envola dans les cieux.

Signalons que pourrait avoir existé une édition des contes de Jean Lemaire où aurait figuré ce bois : on voit Cupido portant un cercueil sur l'épaule droite et tenant les flèches et l'arc noirs de la Mort à la main gauche.

Cette singulière histoire d'échange d'arcs aurait pu en rester là et n'être qu'un conte plaisant de la Renaissance littéraire. En fait, sa fortune ne faisait que commencer et elle allait se poursuivre dans les emblèmes d'Alciat.

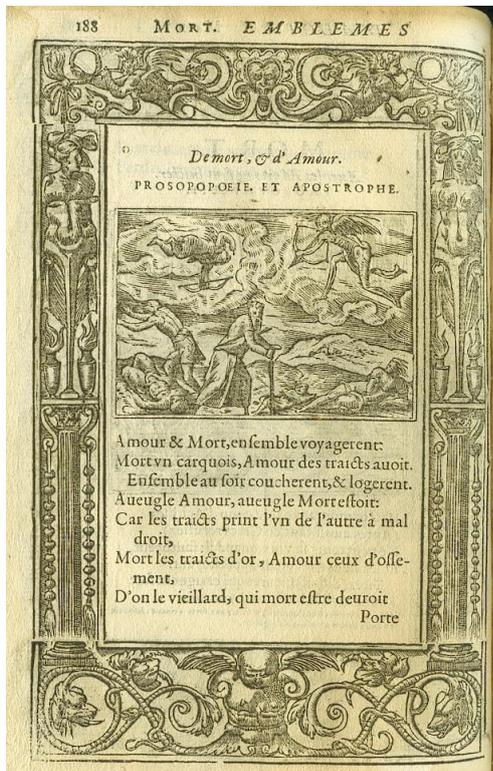


Fig. 3. *Emblèmes d'Alciat*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1564, collection particulière.

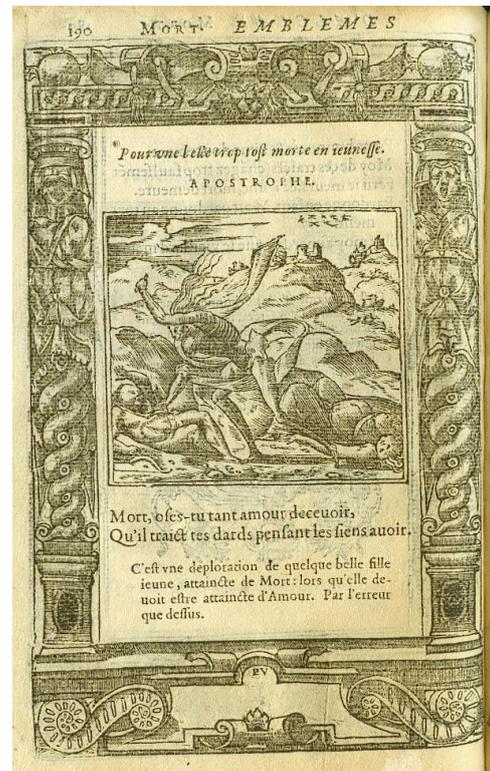


Fig. 4. *Emblèmes d'Alciat*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1564, collection particulière.

LES EMBLÈMES D'ALCIAT ET LEUR FORTUNE EN FRANCE

La première édition connue de l'*Emblematum liber* d'Alciat est celle de 1531. Le recueil fut ensuite imprimé à Paris en 1534 par Chrétien Wechel qui en donna, dans les années suivantes, plusieurs rééditions. Si l'on ouvre celle de 1542, voici ce que l'on peut voir sous le titre *De Mort & Amour* (emblème LXV). La gravure nous montre deux scènes : au second plan, l'Amour enivré s'est endormi et la Mort emporte ses flèches (fig. 1). Au premier plan, l'Amour vient de tirer l'une de ses flèches sur un jeune enfant et la Mort s'apprête à faire de même sur un vieillard. On notera que seul Cupidon a les yeux bandés. À l'emblème suivant, le motif iconographique du second plan est passé au premier plan, mais l'image contredit le texte précédent : la manœuvre de la Mort apparaît cette fois totalement délibérée puisqu'on la voit dérober les flèches dans le carquois de l'Amour endormi (fig. 2). Cet emblème s'intitule *De la belle qui mourut*.

Toutefois ce sont les éditions de Guillaume Rouillé et Macé Bonhomme qui fixèrent plus ou moins définitivement le modèle des emblèmes, redistribués selon un ordre thématique. L'Amour et la Mort seront donc désormais intégrés dans la partie intitulée *Mors* (la mort). Textes et iconographies en sont remaniés de façon significative : dans cette nouvelle version, il n'est plus question d'ivresse, peut-être jugée malséante par le traducteur. L'image nous montre un Amour et une Mort ailés, volant dans des volutes de nuages, leur arc à la main (fig. 3). Sur terre, les jeunes sont terrassés tandis que le vieillard s'appuyant sur sa canne est toujours debout.

Assez curieusement, l'emblème suivant se réduit maintenant à deux vers, sous le titre *Pour une belle trop tost morte en ieunesse*. Sur l'illustration, la Mort bat l'Amour et une jeune fille gît à terre (fig. 4) ; or cette image n'est compréhensible qu'à la lumière des deux vers de la version antérieure de Chrestien Wechel :

“ Pourquoi batz tu mort
 l'enfant amoureux
 S'il faict mourir en cuydant
 faire aymer ? ”

Christophe Plantin s'est aussi intéressé aux *Emblèmes* d'Alciat dès 1565 et en a publié régulièrement plusieurs éditions. On distingue deux séries de vignettes pour l'illustration. La première, tout en s'inspirant des éditions lyonnaises antérieures, s'en distingue néanmoins dans l'interprétation des paysages et du nombre de



Fig. 5. Plafond de la sacristie de l'église Santa Grata à Bergame,

personnages : sur l'une, celle où la Mort bat Cupidon, la scène s'inscrit dans un arrière-plan maritime ; sur l'autre, les victimes touchées par les flèches des deux tireurs sont plus nombreuses ; un très jeune enfant est même touché. La seconde série utilisée par l'atelier Plantin est beaucoup plus fidèle ; elle reprend servilement le modèle lyonnais. Mais que ce soit dans l'une ou l'autre de ces suites gravées, une erreur s'est glissée dans l'apposition des bois. Reproduites en inversé selon une pratique courante de copie, les gravures ont été interverties ; or, cette erreur tendit à perdurer dans les éditions suivantes, y compris en France, en sorte que, dès lors, texte et image se répondirent imparfaitement.

En fait, ces deux emblèmes sur l'Amour et la Mort se retrouveront dans toutes les impressions, avec pour seule variante la recopie plus ou moins fidèle. À la fin du XVII^e siècle, la Mort battant l'Amour figurera dans un recueil intitulé *Devises et Emblèmes*, dû à un certain Daniel de La Feuille (Amsterdam, 1697) ; l'illustration en médaillon ne sera jamais qu'une reprise de celle figurant dans les *Emblèmes* d'Alciat. Plus généralement ces emblèmes serviront de source d'inspiration à bien des peintres et décorateurs. Un seul exemple illustrera ce propos, celui du plafond de l'actuelle sacristie de l'église Santa Grata de Bergame où l'on retrouve les deux protagonistes de notre sujet (fig. 5).

TABLEAUX, GRAVURES, DEVICES ET EMBLÈMES AUX PAYS-BAS

Avec les éditions des *Emblèmes* d'Alciat à Anvers, les graveurs et les peintres hollandais trouvèrent maints sujets d'inspiration pour leurs œuvres. Les deux emblèmes macabres en particulier inspirèrent plusieurs artistes, mais il est bien délicat, à l'heure actuelle, d'attribuer l'antériorité à l'un plutôt qu'à l'autre.

L'une des gravures sur bois de ces *Emblèmes* macabres aurait inspiré un tableau à Matthieu Bril (1550-1624), tableau aujourd'hui perdu, mais néanmoins connu à travers une gravure anonyme. Selon d'autres sources, Jan Sadeler (1550-1600) aurait exécuté deux gravures sur ce sujet en s'inspirant de Pieter Stevens (1567-1624) qui lui-même l'aurait emprunté à un dessin de Matthieu Bril. De fait, avec ces eaux-fortes de Jan Sadeler, nous nous trouvons en présence de deux tableaux habilement composés et propres à illustrer les *Emblèmes* d'Alciat, cités d'ailleurs en latin au-dessous de l'image. Sur l'une d'elles, dans un paysage champêtre au bord de l'eau, un vieillard lutine une demoiselle ;

Cupidon vole dans les airs, son arc tendu tandis que la Mort est masquée en sous-bois. Sur la seconde gravure, dans un décor tout aussi bucolique, l'Amour est endormi au creux d'un chemin et la Mort s'éloigne, emportant les flèches qu'elle vient de dérober (fig. 6).



Fig. 6. Eau-forte de Jan Sadeler, collection particulière.

Si l'hypothétique tableau de Matthieu Bril ne nous est pas parvenu, en revanche une huile sur panneau, réalisée dans l'atelier de David Vinkeboons (1576-1629) et portant toujours sur le même sujet, se trouve à l'heure actuelle dans une collection privée (fig. 7). C'est une scène en trois temps qui se déroule sous nos yeux : au plus profond du sous-bois, l'Amour et la Mort dorment côte à côte ; plus près de nous, à gauche, Cupidon vient de tuer un jeune homme qui a laissé choir à terre son luth, instrument de vanité. Tout près de nous, à droite, la Mort frappe de sa flèche un vieillard qui, du coup, se permet quelques privautés sur une jeune fille.

Le paysage de sous-bois confère un caractère intimiste à ces événements incongrus et quelques symboles semés ici et là dans le tableau viennent rappeler l'ineptie de la situation et la finitude de la vie : le singe, double lubrique du vieillard libidineux, dérobe lunettes et argent et renvoie, par sa facétie, à l'aveuglement dont font preuve les protagonistes ; le duo chien-chat forme un couple tout aussi improbable que celui qui badine devant eux ; au premier plan, la cruche peut évoquer stupidité et surdité, deux défauts dont font preuve les humains, tandis que la chandelle qui se consume sur le cercueil renvoie à la brièveté de l'existence, têt parvenue à son terme ; dans le même temps, le vieillard a déjà un pied dans la tombe et il ne doit son salut qu'à la canne qui empêche son pied de glisser dans la fosse ; au-dessus de sa tête, l'arbre, symbole d'immortalité, a l'une de ses branches maîtresses brisée, ce qui ne laisse rien augurer de bon.



Fig. 7. Huile sur bois, atelier de David Vinkeboons, collection particulière.

Ce tableau a vraisemblablement été exécuté dans l'atelier de Vinkeboons, d'après un dessin du maître, tout comme une gravure réalisée par B. A. Bolswert. Quelle fut la fortune littéraire du thème aux Pays-Bas ? Le duo Amour/Mort est présent dans le recueil d'emblèmes *Microkosmos*, publiés à Anvers en 1579 avec des gravures de Gérard de Jode. Le treizième emblème est intitulé *De Morte et Cupidine*. Au premier plan de l'estampe, la Mort dort au pied d'un arbre et Cupidon, encore à demi-endormi, cherche son matériel. L'arrière-plan nous montre la suite des événements : à gauche, Cupidon tue ses victimes tandis qu'à droite la Mort rend les vieillards amoureux. Le même thème se retrouve dans l'œuvre de Jacob Cats (1577-1660) au début du XVII^e siècle. Sous le titre de *Différend entre l'Amour et la Mort*, une gravure de l'illustrateur Adriaen van de Venne nous mène au chevet d'une jeune mourante touchée par une flèche (fig. 8). Cupidon soulève la tenture du lit à baldaquin et constate le désastre qu'il vient de commettre, symbolisé également par l'arc à terre, les flèches brisées et le pot cassé. L'amoureux enserre sa bien-aimée tandis que le médecin prend le pouls de la mourante, tient le flacon des urines et semble bien impuissant et désespéré. En arrière-plan, à droite, un couple est attablé : un vieillard se permet une main leste sur une jeune personne et la Mort, derrière eux, se gratte le crâne de perplexité. Suit un long poème dans lequel manifestement plusieurs influences se font sentir, poème au cours duquel l'Amour et la Mort prennent successivement la parole.

Sur une seconde gravure, Cupidon tient en respect le Spectre qui brandit un crâne, exhumé d'une tombe ouverte. Aux pieds du petit dieu ailé, gisent des pommes d'amour... ou de discorde, et derrière lui devise un couple au-dessus duquel roucoule un couple d'oiseaux, symbole galant. Sur fond de champ de bataille, derrière le squelette, s'alignent des corps nus sans vie ; une chouette, symbole macabre, contemple la scène depuis son arbre. Au loin à droite, un autre squelette orchestre le tout au son de son tambour, rappel implicite sans doute des squelettes musiciens dans les Danses macabres.

Cupidon souhaite conclure un pacte avec la Faucheuse : à chacun son domaine, la Mort fauchera sur le terrain de la vieillesse tandis que lui-même hantera les lieux de plaisir. La Mort refuse tout net, elle entend pouvoir tirer sur qui elle veut, qu'il soit jeune ou vieux, homme ou femme, riche ou pauvre, prêtre ou laïc (nouveau rappel de la Danse macabre !). Le ton monte entre les deux protagonistes, injures et accusations sont échangées, et finalement jamais la paix n'a été faite entre eux deux.



Fig. 8 Jacob Cats, *Différend entre l'Amour et la Mort*, gravure d'Adriaen van de Venne, collection particulière.



Fig. 9. Antoine Houdar de la Motte, *Fables nouvelles dédiées au Roy*, Paris, Grégoire Dupuis, 1719, collection particulière.

THÉÂTRE ET FABLES AUX XVII^e et XVIII^e SIÈCLES EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

Ces démêlés de l'Amour et de la Mort semblent avoir inspiré également les écrivains britanniques au XVII^e siècle. Ainsi cet apologue figure dans les éditions de John Ogilby, sous le titre *Cupid and Death*. L'illustration peut en paraître quelque peu singulière : au-dessous de Cupidon et Atropos voletant dans le ciel, leur arc à la main, des jeunes tombent certes au sol, mais surtout des vieux dansent une ronde. Cette iconographie correspond à une interprétation textuelle de la paraphrase versifiée de John Ogilby qui dit : "Old men and matrons dancing in a ring".

Cette même fable est à l'origine d'une adaptation théâtrale, en 1653, intitulée également *Cupid and Death*. Il s'agit plus exactement d'un masque en cinq entrées. Au premier tableau, l'Aubergiste et le Valet accueillent Cupidon flanqué de Folie et Démence. La deuxième entrée voit l'arrivée de la Mort, accompagnée de Désespoir ; elle affirme son pouvoir sur le monde. Au troisième acte, le Valet échange, par malice, les flèches de Cupidon et de la Mort. Au quatrième, Nature, consternée, voit les amoureux tués par les flèches de Cupidon et les vieillards rajeunis par celles de la Mort. Elle supplie Cupidon et la Mort de reprendre leur rôle, mais, impuissante, elle en appelle aux dieux. Lors de la dernière entrée, le Valet est à présent montreur de singes ; une flèche décochée par la Mort le rend éperdument amoureux de ses singes qu'un satyre lui enlève. Mercure convoque alors Cupidon et la Mort. Ils récupèrent chacun leurs flèches devant Nature qui découvre, émerveillée, l'Élysée. Mercure annonce qu'en ce lieu les amoureux morts seront éternellement heureux.

Plus surprenante est la reprise de cette œuvre en 1986 au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise par l'ensemble instrumental *La Mantovana* sous la direction de Jonathan Darlington. Sur une photographie effectuée lors d'une représentation, on voit les protagonistes figés dans une pose fort théâtrale, dans un décor minimaliste.

Au XVIII^e siècle, cette fable à l'origine du masque baroque, continua de figurer dans les recueils de *Fables d'Ésope*. Mais cette fable n'est ésopique que de manière apocryphe. C'est pourquoi l'impression de John Baskerville, pour Dodsley, en 1761, la classe dans les "modern fables".

On trouve cette version notamment dans les *Select Fables of Esop and other fabulists*, établies par les Dodsley et imprimées à Birmingham entre 1761 et 1784. Dans l'édition de 1761, la vignette qui illustre la fable 51, *Death and Cupid*, fait voir la Mort et l'Amour en train de recharger leur carquois, à partir de flèches disséminées à terre. Cette vignette s'inscrit dans un entourage baroque, comme si on lui accordait une importance particulière par rapport aux quatre autres qui l'encadrent. Dans l'impression de 1784, chaque fable a sa propre illustration précédant le texte. Celle de *Death and Cupid* met en scène la Mort visant un vieillard en train de courtiser, et l'Amour tirant sur un corps dénudé étendu sur le sol. Des éditions ultérieures, comme celle de Samuel Croxall (Londres, 1789) recopieront grossièrement cette vignette.

L'histoire dut plaire aussi à certains fabulistes français car on la rencontre par exemple dans les *Fables nouvelles dédiées au Roy*, par M. de la Motte, de l'Académie française. Dans la fable 19, on y voit, à gauche au premier plan, l'Amour et la Mort devant un tas de flèches mélangées ; tous deux sont ailés, l'Amour, un bel éphèbe avec des ailes d'ange, la Mort avec des ailes de chauve-souris (fig. 9). Sur la droite, semble régner un grand désordre : une procession funèbre se déroule au lointain, des corps sont à terre percés d'une flèche, des couples sont enlacés et sur le devant, un vieil homme fait des avances à une jeune fille. Dans le ciel volettent, avec leur arc, les deux protagonistes, dominés par Jupiter sur son nuage.

Cette œuvre de la Motte connut plusieurs rééditions notamment à Amsterdam, dans un format réduit, avec des gravures copiées et simplifiées, mais inscrites dans un encadrement baroque.

Une variante ultime et intéressante apparaît en 1876, sous le titre *L'Amour et la Mort* dans *Les Dieux qu'on brise* par Albert Delpit. L'exotisme s'insère dans cette œuvre poétique. Le prétexte reste le même, mais l'écriture est différente. C'est Dieu qui, pris de tristesse profonde devant la souffrance humaine, créa La Mort et l'Amour, comme deux frères jumeaux. Les flèches d'Amour allaient à la jeunesse, celles de Mort au vieillard. Un soir d'été, tous deux s'endorment et leurs flèches d'or scintillent "comme des vers luisants sans nombre". Tout à coup, un lion rugit à quelques pas d'eux, ils s'éveillent et dans leur effroi – fait singulier pour deux envoyés divins ! – ils laissent tomber leurs flèches qui s'entremêlent. Ils les partagent entre eux, de manière égale, mais aussi dans le plus grand hasard ; depuis lors, selon les caprices du sort, l'homme reçoit l'une ou l'autre flèche, sans considération pour son âge.

CONCLUSION : UN THÈME INÉPUISABLE, RICHE EN SYMBOLES

La cécité dont font preuve l'Amour et la Mort, tout comme la Fortune qui n'est jamais que leur égérie, fut donc une figure propre à inspirer écrivains et artistes. Empreint d'une forte symbolique, ce thème piquant pouvait susciter maints commentaires littéraires, maintes variantes iconographiques et permettait une relative diversité, de l'anecdote plaisante à l'édification ostensible. Ce thème, attaché au paganisme de l'Antiquité dans les versions les plus anciennes, ne pouvait qu'aboutir à une récupération chrétienne pour s'inscrire dans la volonté divine. Sur une gravure singulière, on voit la

Fortune aveugle, un bandeau sur les yeux, bander à son tour les yeux de Cupidon et le poser sur sa sphère : si l'affection varie avec la fortune, la mort, elle, est inéluctable pour tous, et sans doute est-ce la raison pour laquelle elle est représentée, moins souvent que l'Amour, avec un bandeau sur les yeux : ses traits finissent par frapper tout un chacun. Car on ne discute pas avec Atropos, et finalement Éros ne sort pas vainqueur de cette confrontation. Des flèches indifférenciées continueront donc tantôt de blesser d'amour, tantôt de tuer jeunes et vieux, selon le bon vouloir d'une aveugle fortune.

Une version du texte a été publiée par les auteurs sous le titre « Quelques éditions illustrant le thème l'Amour et la Mort », La Nouvelle Revue des Livres Anciens, n° 3, 2010, p. 43-59.



TURIN

APERÇU DES PLACARDS DE DEUIL EN FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Solange Fouilleul

Octobre 2014

L'usage consistant à placarder une feuille imprimée à la porte de l'église, du cimetière, de la maison du défunt et des maisons voisines, remonte au XVII^e siècle.

AUPARAVANT, COMMENT AVISAIT-ON LES PROCHES ET LES VOISINS ?

Selon les préceptes du "Rational ou manuel des divins offices": "lorsque [le défunt] aura rendu le dernier soupir" on fera sonner le glas. Un code établi permettait de savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, jeune ou vieux, ou encore d'un enfant. Dans certaines régions, ces codes variaient selon les paroisses¹.

Au Moyen Âge, en ville, le "crieur des morts" appartenait à la corporation des "crieurs de vins et de corps". Si le premier annonçait l'arrivée des vins, le second (parfois le même) était aussi nommé "recommandeur de trépassés" ou "clocheteur" car il parcourait les rues en agitant une clochette. Il proclamait les noms et qualités du défunt, annonçait le jour et l'heure de la cérémonie funéraire et conviait à prier pour l'âme du trépassé.

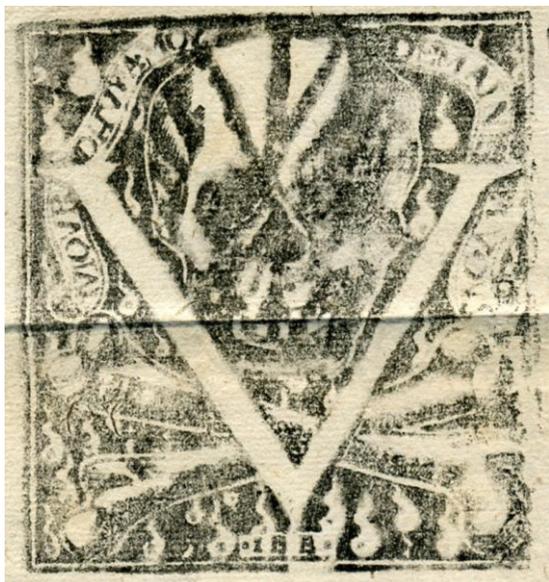


Fig. 1. Lettre pour le faire-part d'enterrement de Louis de Cayeu (bourgeois) 1726.

Ces "Crieurs jurés avec privilège" avaient le droit de "tendre", au grand dam des tapissiers, de fournir les accessoires utiles à la cérémonie et de vendre ou louer des cercueils. Leur nombre était limité à trente pour Paris, par une ordonnance de 1634 et on en comptait deux dans chaque ville du royaume en 1694². Le crieur était rémunéré par la famille. Dans une grande ville, pour un grand personnage, on en louait plusieurs ; ils furent sept à crier durant plusieurs jours la mort du duc Jean de Berry en 1416³.

Il existe aussi des ancêtres du faire-part. Dans le monde religieux, du IX^e au XVI^e siècle, lorsqu'un moine mourait, on inscrivait son nom et son épitaphe sur un parchemin. Un messenger

faisait voyager ce "rouleau des morts"⁴ dans tous les monastères de la confrérie où l'on y

¹ E. VIOLET, *Les coutumes funéraires en Mâconnais*, Mâcon, Protat Frères, 1942, pp. 12-16.

² M. C. GRASSI, *Langages et pratiques de deuil : autour des faire-part et des lettres de consolations. XVII^e - XX^e siècle*, in C. MONTANDON-BINET et A. MONTANDON, *Savoir mourir*, Paris, Éditions de L'Harmattan, 1993, p. 72.

³ D. ALEXANDRE-BIDON, *La mort au Moyen Âge XIII^e-XVI^e siècle*, Paris, Hachette, p. 225.

⁴ J. DUFOUR, *Les rouleaux des morts*, Turnhout, Brepols, 2009.

ajoutait éventuellement quelques vers participant ainsi à son panégyrique. Le rouleau, auquel on attachait de nouvelles pages cousues à la suite, pouvait atteindre jusqu'à 30 mètres de long.

À l'instar des religieux, les grands nobles faisaient appel à des courriers chargés de prévenir parents et alliés. Les gens aisés envoyaient un valet "courir le billet"⁵, présentant un unique billet manuscrit à la famille et aux amis.

LES BILLETS IMPRIMÉS

Avec le développement de l'imprimerie, les billets devenus multiples pouvaient être distribués en nombre. Le plus ancien de ces billets serait celui imprimé à Genève en 1605, pour Theodore de Bèze⁶. Le premier billet mortuaire français connu⁷, daté de 1625, ne comporte encore aucune illustration. Ces faire-part sont distribués par les crieurs, encore un monopole qui leur vaudra un demi-siècle de procédure de la part des imprimeurs qui n'obtiendront gain de cause qu'en 1752⁸.

Durant le second quart du XVII^e siècle, les invitations à assister aux obsèques deviennent de plus en plus imposantes, pour être placardées, mais l'usage d'une lettrine ornée ne se répand vraiment qu'à partir de la moitié du XVII^e siècle. Raullet⁹ cite le faire-part daté du 24 mai 1648, orné de trois crânes sur des ossements croisés, pour le peintre Louis Le Nain.

En 1683, Boursault, dans sa comédie *'Mercure galant'*, présentait ces ornements comme étant une nouveauté¹⁰ :

"Mais, Monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires
Ont été si mal faits qu'on souffrait à les voir :
Et pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir,
J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornements de devises, d'emblèmes,
Pour égayer la vue et servir d'agrément
Aux billets destinés pour les enterrements.
Vous jugez bien, monsieur, qu'embellis de la sorte,
Ils feront plus d'honneur à la personne morte,
Et que les curieux, amateurs de beaux-arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes parts".

Si au début le placard mortuaire est d'un usage citadin bourgeois et commerçant, au XVIII^e siècle, tous les états l'utilisent, y compris la grande noblesse et les princes de l'Église. Les titres et charges du défunt sont largement mentionnés et ces feuilles imprimées deviennent de véritables affiches pouvant atteindre plus de 50 sur 70 centimètres. La coutume d'afficher les placards finit par avoir raison des crieurs, bien qu'il y en eût encore dans certaines provinces au XIX^e siècle.

Ces documents, bien qu'abondamment imprimés, se sont raréfiés, ce qui fait dire à l'abbé Pelletier¹¹ "les pauvres billets d'enterrement, Dieu sait ce qu'ils deviennent quand le moment du deuil ou de la curiosité est passé...". Si certains ont servi de chemises chez les notaires, d'autres ont fini couverts de notes au dos ou ont péri en papier d'emballage.

⁵ FURETIÈRE, Dictionnaire universel, La Haye, 1727, à la rubrique 'billet d'enterrement'.

⁶ L. RAULET, *Les billets mortuaires*, in 'Bulletin de la société Le Vieux Papier', V (1907), p. 198.

⁷ ID., *Le plus ancien billet mortuaire parisien connu*, cit., pp. 435-437.

⁸ P. CHAUNU, *La mort à Paris XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1978, p. 353.

⁹ L. RAULET, *Les billets*, op. cit., p. 281.

¹⁰ L. ESQUIEU, *Les placards mortuaires*, Rennes, 1904, p. 20.

¹¹ ID., *Les placards*, op. cit., p. 8.

Le faire-part mortuaire ancien est plus particulièrement une invitation à assister aux obsèques. Le texte commençant par “Vous êtes priés...”, la lettrine est toujours un V¹²; suivent les noms et qualités du défunt (ou de la défunte), l’heure et le lieu de la cérémonie et le texte se conclut par un “De profundis”. Au XVII^e siècle, apparaît parfois cette intrigante formule: “les Dames se trouveront s’il leur plaît”. C’est une nouveauté car si les femmes étaient préposées à la toilette et à la veillée des morts, elles n’étaient pas les bienvenues aux funérailles et si elles étaient tolérées, elles se trouvaient reléguées en fin de cortège¹³. Au XIX^e siècle, certains manuels de savoir-vivre considéraient encore mal séant pour une femme de suivre le convoi¹⁴.



Fig. 2. Lettre pour le faire-part de Pierre Pictory (conseiller du Roi au baillage de Troyes) 1746.

Au XVIII^e siècle, on lit généralement “Où Messieurs & Dames se trouveront s’il leur plaît” ou “Le deuil se trouvera, s’il lui plaît, à l’Église” et un “De profundis” peut être remplacé par “Requiescat in pace” ou “Priez pour...”. La mention de la famille fait son apparition en fin de texte.

CONTRAIREMENT AUX APPARENCES LES PLACARDS PRÉSENTENT UNE GRANDE VARIÉTÉ

Si le texte est typographié, le procédé étant plus rapide étant donné l’urgence, la lettrine, réutilisable, est gravée sur bois, de même que l’encadrement qui enrichit certains faire-part. Parfois, on trouve le nom et l’adresse de l’imprimeur sous le texte.



Fig. 3. Lettre pour le faire-part de Pélagie Daubresse (marchande de mode) 1824.

Les artistes ayant participé à ces ornements sont généralement anonymes. Toutefois certains graveurs reconnus n’ont pas dédaigné cet exercice et parmi eux, un des plus importants graveurs sur bois du XVIII^e siècle, Papillon¹⁵, bien qu’il ait écrit à propos de son grand père¹⁶ “il se ruina à graver des billets mortuaires qui n’étaient pas goûtés”.

¹² M. PRÉAUD, *On ne meurt qu’une fois. Note sur l’initiale V des billets d’enterrement aux XVII^e et XVIII^e siècles*, in ‘Revue de la Bibliothèque nationale de France’, n°10, 2002, pp.72-76.

¹³ D. ALEXANDRE-BIDON, *La mort*, op. cit, p. 130.

¹⁴ E. CELNART, *Manuel de la bonne compagnie*, Paris, Roret, 1832, p. 317.

¹⁵ Jean-Michel Papillon (1698-1776).

¹⁶ Jean Papillon L’aïeul (1639-1710).

Le même Papillon décrit¹⁷ un encadrement gravé par Le Sueur¹⁸ :

“Un squelette animé y tient les os d’une cuisse et d’une jambe ployée de façon que cela forme un V qui sert de première lettre à ce billet d’enterrement ; de l’autre côté un second squelette tenant une horloge de sable et le dard de la Mort ; le Père éternel est au chef de l’estampe, entouré de chérubins d’une grande beauté ; il donne sa bénédiction ; au bas du cartouche qui est en passe partout, pour pouvoir y placer la lettre d’imprimerie, paraissent un convoi et deux pleureuses de chaque côté.”

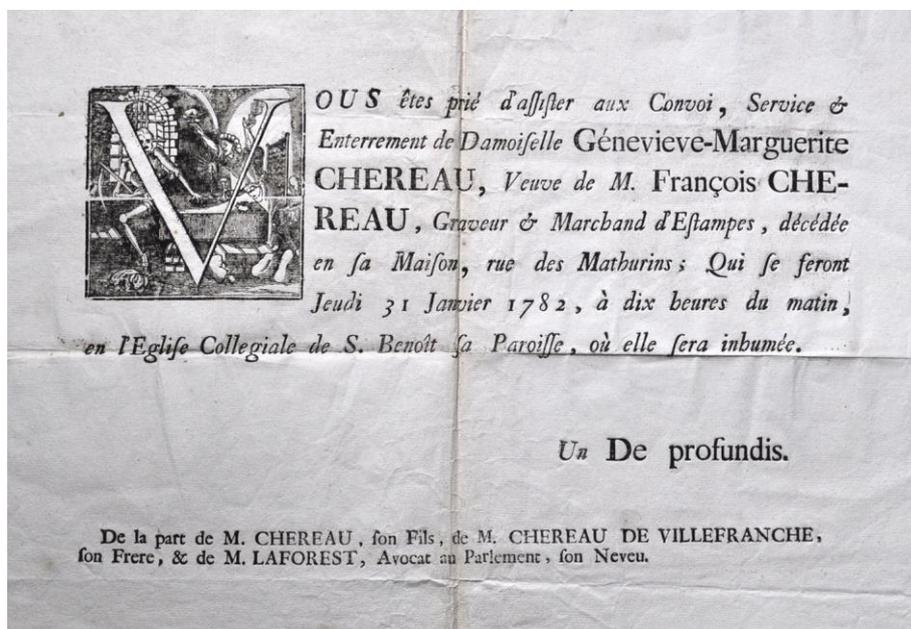


Fig. 4. Faire-part de Geneviève-Marguerite Chereau 1782.

Généralement les billets sont plus modestement ornés d’un V dans un cartouche illustré mesurant environ quatre centimètres de côté. L’iconographie de ces vignettes reprend les thèmes classiques relatifs à la mort. Les crânes, généralement de face, isolés ou en groupe,

accompagnés ou non d’ossements ou de sabliers, parfois enrichis de devises, sont directement issus des *memento mori*. Les squelettes symbolisent la Mort triomphante, comme la mort ailée fauchant sur le billet de Jean-Baptiste d’Aguesseau, en 1784. Moins agressifs, les mausolées et cénotaphes rappellent le cérémonial des grandes pompes funèbres dont les graveurs s’inspirent plus ou moins. Les tombeaux de même que la pelle du fossoyeur évoquent directement le futur immédiat du défunt. L’espoir n’est pas absent avec les thèmes promettant la Résurrection : Jugement dernier, Christ sortant du tombeau.

Quelques billets présentent des sujets singuliers ; par exemple le V du faire-part de Charles Melchior Daumet de Brion (1766) représente les travaux des champs avec la légende : “Si le grain n’est pas mis en terre, il ne peut porter de fruit”¹⁹.

Dans aucun des ouvrages et articles que nous avons consultés, nous n’avons rencontré de vignette inspirée des Danses macabres. Sans doute sont-elles passées de mode en France à cette époque, et pourtant...

Le 31 Janvier 1782, on célébrait les obsèques de Geneviève Marguerite Chereau. La ‘Veuve Chereau’ est bien connue des amateurs d’imagerie populaire. Elle dirigea, de 1755 à 1768, la maison d’édition qu’elle avait hérité de son mari et cousin.

La lettre V, qui ouvre comme il se doit son billet de deuil, se présente dans une grande vignette carrée de 111 millimètres de côté. Le sujet est de toute évidence emprunté aux *Simulachres & historiees faces de la mort...* de Hans Holbein (Lyon 1538).

L’iconographie ici présente n’est pas commune pour cet usage et semble être un cas isolé, mais ce qui est encore plus curieux, c’est le choix de ‘l’avare’ parmi les 34 personnages de cette célèbre Danse macabre. Madame Chereau était une femme sévère en affaires ; ainsi, en 1761, elle est chargée, par plusieurs de ses confrères, de récupérer leur créance sur un marchand ambulancier. Le 31 mars 1768, elle vend, à son fils, son fonds de commerce pour la somme de cent vingt-deux mille trois cent quarante-huit livres, qu’elle

¹⁷ J.-M. PAPILLON, *Traité historique et pratique de la gravure sur bois*, Paris, 1766, t. I, p. 305.

¹⁸ Pierre II Le Sueur (1663-1698).

¹⁹ G. LEGROS, *Regard sur le faire-part*, in ‘Bulletin de la société Le Vieux Papier’ T. XXXIV, 1995, pp. 18-21.

se fait remettre dès le 1^{er} janvier²⁰. Faut-il voir, dans la lettrine, la mort venant chercher la marchande effrayée ? Qui, de son fils, son frère ou son neveu, dont les noms apparaissent au bas du placard, lui a joué une dernière méchante farce ?

LE FAIRE-PART ÉVOLUE

La Révolution transforme le V en C de Citoyen. Au XIX^e siècle, la formule change et c'est la famille qui annonce le décès. Le V est remplacé par le M de "Monsieur et Madame ...ont l'honneur de vous faire part...". La lithographie remplace la gravure et la mort personnifiée disparaît pour faire place à une iconographie plus romantique, urne drapée, rameau de myrte, saule pleureur, etc... quand le faire part n'est pas simplement un texte sur papier blanc.

Par la suite, la feuille se borde de noir. La bordure peut atteindre jusqu'à 40 millimètres. Vers 1900, les manuels de savoir-vivre la limitent à 15 millimètres, puis elle se réduit à un filet et le faire-part adopte le format d'un bristol de la taille d'une enveloppe et finalement, le noir disparaît au profit du gris moins dramatique.

À notre époque, c'est souvent la rubrique nécrologique de la presse qui "tient lieu de faire-part" et depuis peu, le faire-part devient virtuel, se résumant parfois à un simple "mail" ou même un "texto".

À l'avenir, les amateurs de faire-part devront limiter leur collection dans le temps.



Fig. 5. Hans Holbein, *Les simulacres & historiées Faces de la Mort*, Lyon, 1538.

Ce texte a été publié en octobre 2014 dans les actes du Congrès de Turin :

PICCAT Marco, RAMELLO Laura, *Memento mori. Il genere macabro in Europa dal Medioevo a oggi. Atti del Convegno internazionale, Torino, 16-18 ottobre 2014*, Alessandria : Edizione dell'Orso, 2014, pp. 253-260.

²⁰ *Dictionnaire des éditeurs d'estampes à Paris sous l'Ancien Régime*, Promodis, 1987, pp. 81-82.



LE POIRIER DE MISÈRE

CHARLES DEULIN, *CONTES D'UN BUVEUR DE BIÈRE*,
PARIS, LIBRAIRIE INTERNATIONALE,
1868, 2^E ÉDITION.

Amy Giuliani-Tudal & Fany Eggers de Villepin

Entrées dans l'Association il y a maintenant quelques années, nous faisons partie des dernières jeunes recrues accueillies aux DME.

Devenues membres du Conseil d'administration en 2016, nous espérons continuer le travail de Solange et lui dédions ce bulletin. Ayant cherché près de deux mois les mots qui diraient notre perte, nous avons finalement décidé de publier ici un conte populaire qui nous a été raconté par notre amie.

Le Poirier de Misère

I



u temps jadis, il y avait au village de Vicq, sur les bords de l'Escaut, une bonne femme nommée Misère qui allait quémander de porte en porte, et qui paraissait aussi vieille que le péché originel.

En ce temps-là, le village de Vicq ne valait guère mieux qu'un hameau : il croupissait au bord d'un marécage, et on n'y voyait que quelques maigres censes couvertes de joncs.

Misère habitait à l'écart une pauvre cassine en pisé, où elle n'avait pour toute société qu'un chien, qui s'appelait Faro, et pour tout bien qu'un bâton et une besace que trop souvent elle rapportait aux trois quarts vide.

La vérité est de dire cependant qu'elle possédait encore dans un petit closeau, derrière sa hutte, un arbre, un seul. Cet arbre était un poirier si beau qu'on ne vit jamais rien de tel depuis le fameux pommier du paradis terrestre.

Le seul plaisir que Misère goûtât en ce monde était de manger des fruits de son jardin, c'est-à-dire de son poirier ; malheureusement, les garçonnets du village venaient marauder dans son clos.

Tous les jours que Dieu fait, Misère allait quêter avec Faro ; mais à l'automne Faro restait à la maison pour garder les poires, et c'était un crève-cœur pour tous les deux, car la pauvre femme et le pauvre chien s'aimaient de grande amitié.

II

Or, il vint un hiver où, deux mois durant, il gela à pierre fendre. Il chut ensuite tant de neige que les loups quittèrent les bois et entrèrent dans les maisons. Ce fut une terrible désolation dans le pays, et Misère et Faro en souffrirent plus que les autres.

Un soir que le vent hurbêlait et que la neige tourbillonnait, les malheureux se réchauffaient l'un contre l'autre près de l'âtre éteint, quand on frappa à la porte.

Chaque fois que quelqu'un s'approchait de la chaumine, Faro aboyait avec colère, croyant que c'étaient les petits maraudeurs. Ce soir-là, au contraire, il se mit à japper doucement et à remuer la queue en signe de joie.

« Pour l'amour de Dieu ! fit une voix plaintive, ouvrez à un pauvre homme qui meurt de froid et de faim.

— Haussez le loquet ! cria Misère. Il ne sera point dit que, par un temps pareil, j'aurai laissé dehors une créature du bon Dieu. »

L'étranger entra : il paraissait encore plus vieux et plus misérable que Misère, et n'avait pour se couvrir qu'un sarrau bleu en haillons.

« Asseyez-vous, mon brave homme, dit Misère. Vous êtes bien mal tombé, mais j'ai encore de quoi vous réchauffer. »

Elle mit au feu sa dernière bûche et donna au vieillard trois morceaux de pain et une poire, qui lui restaient. Bientôt le feu flamba, et le vieillard mangea de grand appétit : or, pendant qu'il mangeait, Faro lui léchait les pieds.

Quand son hôte eut fini, Misère l'enveloppa dans sa vieille couverture de futaine, et le força de se coucher sur sa paillasse, tandis qu'elle-même s'arrangeait pour dormir la tête appuyée sur son escabeau.

Le lendemain, Misère s'éveilla la première :

« Je n'ai plus rien, se dit-elle, et mon hôte va jeûner. Voyons s'il n'y a pas moyen d'aller quêter dans le village. »

Elle mit le nez à la porte : la neige avait cessé de choir et il faisait un clair soleil de printemps. Elle se retourna pour prendre son bâton et vit l'étranger debout et prêt à partir.

« Quoi ! vous partez déjà ? dit-elle.

— Ma mission est remplie, répondit l'inconnu, et il faut que j'aille en rendre compte à mon maître. Je ne suis point ce que je parais : je suis saint Wanon, patron de la paroisse de Condé, et j'ai été envoyé par Dieu le Père pour voir comment mes fidèles pratiquent la charité, qui est la première des vertus chrétiennes. J'ai frappé à l'huis du bourgmestre et des bourgeois de Condé, j'ai frappé à l'huis du seigneur et des censiers de Vicq ; le bourgmestre et les bourgeois de Condé, le seigneur et les censiers de Vicq m'ont laissé grelotter à leur porte. Toi seule as eu pitié de mon malheur, et tu étais aussi malheureuse que moi. Dieu va te le rendre : fais un vœu, il s'accomplira. »

Misère se signa et tomba à genoux :

« Grand saint Wanon, dit-elle, je ne m'étonne plus que Faro vous ait léché les pieds, mais ce n'est point par intérêt que je fais la charité. D'ailleurs, je n'ai besoin de rien.

— Tu es trop dénuée de toutes choses, dit saint Wanon, pour n'avoir point de désirs. Parle, que veux-tu ? »

Misère se taisait :

« Veux-tu une belle cense avec du blé plein le grenier, du bois plein le bûcher et du pain plein la huche ? Veux-tu des trésors, veux-tu des honneurs ? Veux-tu être duchesse, veux-tu être reine de France ? »

Misère secoua la tête.

« Un saint qui se respecte ne doit pas être en reste avec une pauvre, reprit saint Wanon d'un air piqué. Parle, ou je croirai que tu me refuses par orgueil.

— Puisque vous l'exigez, grand saint Wanon, répondit Misère, j'obéirai. J'ai là, dans mon jardin, un poirier qui me donne de fort belles poires ; par malheur, les jeunes gars du village viennent me les voler, et je suis forcée de laisser le pauvre Faro à la maison pour monter la garde. Faites que quiconque grimpera sur mon poirier n'en puisse descendre sans ma permission.

— Amen ! » dit saint Wanon en souriant de sa naïveté, et, après lui avoir donné sa bénédiction, il se remit en route.

III

La bénédiction de saint Wanon porta bonheur à Misère, et dès lors elle ne rentra plus jamais la mallette vide à la maison. Le printemps succéda à l'hiver, l'été au printemps et l'automne à l'été. Les garçonnetts, voyant Misère sortir avec Faro, grimpèrent sur le poirier et remplirent leurs poches ; mais au moment de descendre, ils furent bien attrapés.

Misère, au retour, les trouva perchés sur l'arbre, les y laissa longtemps et lâcha Faro à leurs troussees quand elle voulut bien les délivrer. Ils n'osèrent plus revenir, les Vicquelots eux-mêmes évitèrent de passer près de l'arbre ensorcelé, et Misère et Faro vécurent aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde.

Vers la fin de l'automne, Misère se réchauffait un jour au soleil dans son jardin, quand elle entendit une voix qui criait : « Misère ! Misère ! Misère ! » Cette voix était si lamentable que la bonne femme se prit à trembler de tous ses membres, et que Faro hurla comme s'il y avait eu un trépassé dans la maison.

Elle se retourna et vit un homme long, maigre, jaune et vieux, vieux comme un patriarche. Cet homme portait une faux aussi longue qu'une perche à houblon. Misère reconnut la Mort.

« Que voulez-vous, l'homme de Dieu, dit-elle d'une voix altérée, et que venez-vous faire avec cette faux ?

— Je viens faire ma besogne. Allons ! ma bonne Misère, ton heure a sonné, il faut me suivre.

— Déjà !

— Déjà ? Mais tu devrais me remercier, toi qui es si pauvre, si vieille et si caduque.

— Pas si pauvre ni si vieille que vous le croyez, notre maître. J'ai du pain dans la huche et du bois au bûcher ; je n'aurai que quatre-vingt-quinze ans vienne la Chandeleur ; et, quant à être caduque, je suis aussi droite que vous sur mes jambes, soit dit sans affront.

— Va ! tu seras bien mieux en paradis.

— On sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on gagne au change, dit philosophiquement Misère. D'ailleurs, cela ferait trop de peine à Faro.

— Faro te suivra. Voyons, décide-toi. »

Misère soupira.

« Accordez-moi du moins quelques minutes, que je m'attife un peu : je ne voudrais point faire honte aux gens de là-bas. »

La Mort y consentit.

Misère mit sa belle robe d'indienne à fleurs qu'elle avait depuis plus de trente ans, son blanc bonnet et son vieux mantelet de Silésie, tout usé, mais sans trou ni tache, qu'elle ne revêtait qu'aux fêtes carillonnées.

Tout en s'habillant, elle jeta un dernier coup d'œil sur sa chaumière et avisa le poirier. Une idée singulière lui passa par la tête, et elle ne put s'empêcher de sourire.

« Pendant que je m'apprête, voudriez-vous me rendre un service, l'homme de Dieu ? dit-elle à la Mort. Ce serait de monter sur mon poirier et de me cueillir les trois poires qui restent. Je les mangerai en route.

— Soit ! » dit la Mort, et il monta sur le poirier.

Il cueillit les trois poires et voulut descendre ; mais, à sa grande surprise, il ne put en venir à bout.

« Hé ! Misère ! cria-t-il, aide-moi donc à descendre. Je crois que ce maudit poirier est ensorcelé. »

Misère vint sur le pas de la porte. La Mort faisait des efforts surhumains avec ses longs bras et ses longues jambes ; mais, au fur et à mesure qu'il se détachait de l'arbre, l'arbre, comme s'il eût été vivant, le reprenait et l'embrassait avec ses branches. C'était un spectacle si bouffon, que Misère partit d'un grand éclat de rire.

« Ma foi ! dit-elle, je ne suis point pressée d'aller en paradis. Tu es bien là, mon bonhomme. Restes-y. Le genre humain va me devoir une belle chandelle. »

Et Misère ferma sa porte, et laissa la Mort perchée sur son poirier.

IV

Au bout d'un mois, comme la Mort ne faisait plus son service, on fut tout étonné de voir qu'il n'y avait eu aucun décès à Vicq, à Fresnes et à Condé. L'étonnement redoubla à la fin du mois suivant, surtout quand on apprit qu'il en était de même à Valenciennes, à Douai, à Lille et dans toute la Flandre.

On n'avait jamais ouï parler de pareille chose, et, lorsque vint la nouvelle année, on connut par l'almanach qu'il en était arrivé autant en France, en Belgique, en Hollande, ainsi que chez les Autrichiens, les Suédois et les Russiens.

L'année passa, et il fut établi que depuis quinze mois il n'y avait point eu dans le monde entier un seul cas de mort. Tous les malades avaient guéri sans que les médecins sussent comment ni pourquoi, ce qui ne les avait point empêchés de se faire honneur de toutes les cures.

Cette année s'écoula comme la précédente, sans décès, et, quand vint la Saint-Sylvestre, d'un bout de la terre à l'autre les hommes s'embrassèrent et se félicitèrent d'être devenus immortels.

On fit des réjouissances publiques, et il y eut en Flandre une fête comme on n'en avait point vu depuis que le monde est monde.

Les bons Flamands n'ayant plus peur de mourir d'indigestion, ni de goutte, ni d'apoplexie, burent et mangèrent tout leur saoul. On calcula qu'en trois jours chaque homme avait mangé une boisselée de grain, sans compter la viande et les légumes, et bu un brassin de bière, sans compter le genièvre et le brandevin.

J'avoue pour ma part que j'ai peine à le croire, mais toujours est-il que jamais le monde ne fut si heureux, et personne ne soupçonnait Misère d'être la cause de cette félicité universelle : Misère ne s'en vantait point, par modestie.

Tout alla bien durant dix, vingt, trente ans ; mais, au bout de trente ans, il ne fut point rare de voir des vieillards de cent dix et cent vingt ans, ce qui est d'ordinaire l'âge de la dernière décrépitude. Or ceux-ci, accablés d'infirmités, la mémoire usée, aveugles et sourds, privés de goût, de tact et d'odorat, devenus insensibles à toute jouissance, commençaient à trouver que l'immortalité n'est point un si grand bienfait qu'on le croyait d'abord.

On les voyait se traîner au soleil, courbés sur leurs bâtons, le front chenu, le chef branlant, les yeux éteints, toussant, crachant, décharnés, rabougris, ratatinés, semblables à d'énormes limaces. Les femmes étaient encore plus horribles que les hommes.

Les vieillards les plus débiles restaient dans leurs lits, et il n'y avait point de maison où l'on ne trouvât cinq ou six lits où geignaient les aïeuls, au grand ennui de leurs arrière-petits-fils et fils de leurs arrière-petits-fils.

On fut même obligé de les rassembler dans d'immenses hospices où chaque nouvelle génération était occupée à soigner les précédentes, qui ne pouvaient guérir de la vie.

En outre, comme il ne se faisait plus de testaments, il n'y avait plus d'héritages, et les générations nouvelles ne possédaient rien en propre : tous les biens appartenaient de droit aux bisaïeuls et aux trisaïeuls, qui ne pouvaient en jouir.

Sous des rois invalides, les gouvernements s'affaiblirent, les lois se relâchèrent ; et bientôt les immortels, certains de ne point aller en enfer, s'abandonnèrent à tous les crimes : ils pillaient, volaient, violaient, incendiaient, mais, hélas ! ils ne pouvaient assassiner.

Dans chaque royaume le cri de « Vive le roi ! » devint un cri séditieux et fut défendu sous les peines les plus sévères, à l'exception de la peine de mort.

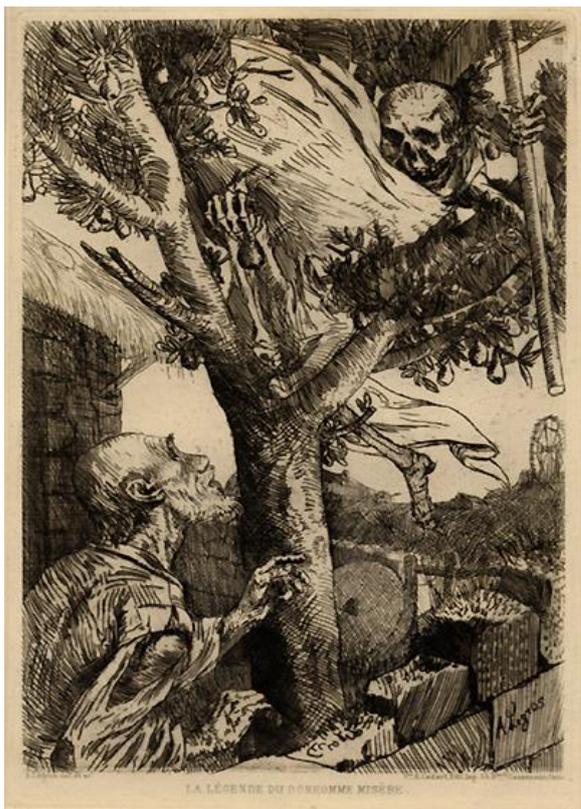
Ce n'est point tout : comme les animaux ne mouraient pas plus que les hommes, bientôt la terre regorgea tellement d'habitants, qu'elle ne put les nourrir ; il vint une horrible famine, et les hommes, errant demi-nus par les campagnes, faute d'un toit pour abriter leur tête, souffrirent cruellement de la faim, sans pouvoir en mourir.

Si Misère avait connu cet effroyable désastre, elle n'eût point voulu le prolonger, même au prix de la vie ; mais, habitués de longue date aux privations et aux infirmités, elle et Faro en pâtissaient moins que les autres : puis ils étaient devenus quasi sourds et aveugles, et Misère ne se rendait pas bien compte de ce qui se passait autour d'elle.

Alors les hommes mirent autant d'ardeur à chercher le trépas qu'ils en avaient mis jadis à le fuir. On eut recours aux poisons les plus subtils et aux engins les plus meurtriers ; mais engins et poisons ne firent qu'endommager le corps sans le détruire.

On décréta des guerres formidables : d'un commun accord, pour se rendre le service de s'anéantir mutuellement, les nations se ruèrent les unes sur les autres ; mais on se fit un mal affreux sans parvenir à tuer un seul homme.

On rassembla un congrès de la mort : les médecins y vinrent des cinq parties du monde ; il en vint des blancs, des jaunes, des noirs, des cuivrés, et ils cherchèrent tous ensemble un remède contre la vie, sans pouvoir le trouver.



On proposa dix millions de francs de récompense pour quiconque le découvrirait : tous les docteurs écrivirent des brochures sur la vie, comme ils en avaient écrit sur le choléra, et ils ne guérèrent pas plus cette maladie que l'autre.

C'était une calamité plus épouvantable que le déluge, car elle sévissait plus longuement, et on ne prévoyait point qu'elle dût avoir une fin.

V

Or, à cette époque, il y avait à Condé un médecin fort savant, qui parlait presque toujours en latin et qu'on appelait le docteur *De Profundis*. C'était un très honnête homme qui avait expédié beaucoup de monde au bon temps, et qui était désolé de ne pouvoir plus guérir personne.

Un soir qu'il revenait de dîner chez le mayeur de Vicq, comme il avait trop bu d'un coup, il s'égara dans le marais. Le hasard le conduisit près du jardin de Misère, et il entendit une voix plaintive qui disait : « Oh ! qui me

délivrera et qui délivrera la terre de l'immortalité, cent fois pire que la peste ! »

Le savant docteur leva les yeux, et sa joie n'eut d'égale que sa surprise : il avait reconnu la Mort.

« Comment ! c'est vous, mon vieil ami, lui dit-il, *quid agis in hac pyro* perché ?

— Rien du tout, docteur *De Profundis*, et c'est ce qui m'afflige, répondit la Mort ; donnez-moi donc la main que je descende. »

Le bon docteur lui tendit la main, et la Mort fit un tel effort pour se détacher de l'arbre, qu'il enleva le docteur de terre.

Le poirier saisit aussi celui-ci et l'enlaça de ses branches. *De Profundis* eut beau se débattre, il dut tenir compagnie à la Mort.

On fut fort étonné de ne point le voir le lendemain et le surlendemain. Comme il ne donnait pas signe de vie, on le fit afficher et mettre dans la gazette, mais ce fut peine perdue.

De Profundis était le premier homme qui eût disparu de Condé depuis de longues années. Avait-il donc trouvé le secret de mourir, et lui, jadis si généreux, se l'était-il réservé pour lui seul ?

Tous les Condéens sortirent de la ville pour se mettre à sa recherche : ils fouillèrent si bien la campagne en tous sens qu'ils arrivèrent au jardin de Misère. À leur approche, le docteur agita son mouchoir en signe de détresse.

« Par ici ! leur cria-t-il, par ici, mes amis : le voici, voici la Mort ! Je l'avais bien dit dans ma brochure, qu'on le retrouverait dans le marais de Vicq, le vrai berceau du choléra. Je le tiens enfin, mais non *possumus descendere* de ce maudit poirier.

— Vive la Mort ! » firent en chœur les Condéens, et ils s'approchèrent sans défiance.

Les premiers arrivés tendirent la main à la Mort et au docteur ; mais, ainsi que le docteur, ils furent enlevés de terre et saisis par les branches de l'arbre.

Bientôt le poirier fut tout couvert d'hommes. Chose extraordinaire, il grandissait au fur et à mesure qu'il agrippait les gens. Ceux qui vinrent ensuite prirent les autres par les pieds, d'autres se suspendirent à ceux-ci, et tous ensemble formèrent les anneaux de plusieurs chaînes d'hommes qui s'étendaient à la distance d'une portée de crosse. Mais c'est en vain que les derniers, restés à terre, saquaient de toutes leurs forces, ils ne pouvaient arracher leurs amis du maudit arbre.

L'idée leur vint alors d'abattre le poirier : ils allèrent quérir des haches et commencèrent à le frapper tous ensemble ; hélas ! on ne voyait seulement pas la marque des coups.

Ils se regardaient tout penauds, et ne sachant plus à quel saint se vouer, quand Misère vint au bruit et en demanda la cause. On lui expliqua ce qui se passait depuis si longtemps, et elle comprit le mal qu'elle avait fait sans le vouloir.

« Moi seule puis délivrer la Mort, dit-elle, et j'y consens, mais à une condition, c'est que la Mort ne viendra nous chercher, Faro et moi, que quand je l'aurai appelé trois fois.

— Tope, dit la Mort, j'obtiendrai de saint Wanon qu'il arrange l'affaire avec le bon Dieu.

— Descendez, je vous le permets ! » cria Misère ; et la Mort, le docteur et les autres tombèrent du poirier comme des poires trop mûres.

La Mort se mit à sa besogne sans désespérer, et expédia les plus pressés ; mais chacun voulait passer le premier. Le brave homme vit qu'il aurait trop à faire. Il leva pour l'aider une armée de médecins et en nomma général en chef le docteur *De Profundis*.

Quelques jours suffirent à la Mort et au docteur pour débarrasser la terre de l'excès des vivants, et tout rentra dans l'ordre. Tous les hommes âgés de plus de cent ans eurent droit de mourir et moururent, à l'exception de Misère qui se tint coite, et qui depuis n'a point encore appelé trois fois la Mort.

Voilà pourquoi, dit-on, Misère est toujours dans le monde.

Illustration de la page précédente :

Alphonse Legros, *La Mort dans le poirier*, eau-forte, 1875



COMPLAINTE

Danielle Quéruef

Professeur émérite de l'Université de Reims Champagne-Ardenne.

La littérature et en particulier la poésie de la fin du Moyen Âge est diverse et complexe et reflète la perception que les hommes ont de la mort. À la même époque les images représentant le passage soudain de la vie à la mort se multiplient dans les manuscrits ou sur les murs des églises et des cimetières. Les poètes rejoignent les peintres pour dire leur stupéfaction devant la toute-puissance de la mort qui bouleverse le cours de la vie. Certes la leçon qui est répétée dans les Danses macabres est toujours présente dans les textes : l'idée que tous les hommes sont concernés et que l'action de la mort est scandaleuse demeure dans les œuvres nouvelles qui sont composées. Mais au-delà d'une tradition formelle venue des siècles précédents des voix nouvelles s'élèvent dans les poèmes et les romans. Les victimes retrouvent leur identité : il ne s'agit plus de dire que riches ou pauvres, vieux ou jeunes sont emportés par la mort mais qu'on a perdu son seigneur, son ami, sa maîtresse, son enfant.

Des formes poétiques nouvelles apparaissent : des complaintes et des déplorations funèbres, des confessions, des romans mêmes disent la souffrance de ceux qui restent et gardent dans leur mémoire le souvenir de l'être cher qui a disparu. Le sujet est vaste. Je me contenterai d'esquisser ici quelques réflexions sur l'un de ces types poétiques, les complaintes.

Composée avant tout pour dire le chagrin éprouvé par celui qui a perdu un être cher, la complainte n'apparaît pas au XV^e siècle. Cette forme poétique existait depuis le XIII^e siècle. Suite de couplets sans structure formelle imposée, elle était d'abord une déploration funèbre composée lors du décès d'un souverain ou d'un seigneur. La pièce anonyme *Regrès de la mort S. Loys* en est sans doute l'un des premiers exemples, suite de quatrains alternant des apostrophes au défunt et à la Mort.

« Hé ! bon roi Loëys, de vous ne me puis taire.
Diex ! qui nous vengera de la mort deputaire ?
Hé ! Mort, que n'est tu chose que l'en peust desfaire ?
On te feist assez vilonie et contraire.

Hé ! Mort, que n'es tu chose que l'en peüst tuer ?
Qui n'i peust ataindre, il i vousist ruer.
Hé ! Mort, Diex te maudie ! ja ne te quier amer,
Que tu me fez d'angoisse et d'ire tressuer. »¹

La mort est l'ennemie de l'homme, s'acharnant tout autant sur celui qu'elle arrache à la vie que sur ceux qu'elle laisse seuls, sans support et sans guide. En emportant trop tôt le roi Saint Louis la mort a trahi le royaume et les Français.

Rutebeuf au XIII^e siècle multiplie lui aussi les complaintes pour déplorer le décès de grands seigneurs pour la plupart morts à la croisade : monseigneur Anseau de l'Isle, monseigneur Eudes de Nevers, le comte de Poitiers ou le roi de Navarre, c'est-à-dire Thibaud V de Champagne mort en 1270. Dans tous les cas l'éloge du défunt est amplifié et souligne l'injustice de la Mort. Le poète utilise cette forme littéraire pour déplorer la perte

¹ Traduction : Ha ! bon roi Louis, je ne peux garder le silence./ Dieu ! qui nous vengera de la mort ?/ Ha ! Mort, pourquoi ne peut-on te détruire ?/ On serait prêt à te combattre et à t'accabler./ Ha, Mort, pourquoi ne peut-on pas tuer la mort ?/ Celui qui ne pourrait y réussir, devrait se précipiter./ Ha ! Mort, Dieu te maudie ! je ne peux t'aimer./car tu me fais suer d'angoisse et de colère.

de Constantinople, ville chrétienne tombée au pouvoir des sarrasins ou pour s'élever contre l'échec de la croisade : la *Complainte de Constantinople* ou la *Complainte d'outremer*. Ce genre se développe au XV^e siècle sous la plume de grands rhétoriciens comme Georges Chastellain ou Jean Molinet qui chantent la gloire des seigneurs défunts comme le duc de Bourgogne. Les déplorations sont alors solennelles, amples et officielles et démontrent que la Mort est vaincue par la dignité des hommes, par leur gloire, le « los », qui permettent de leur donner une survie dans la mémoire collective. La complainte devient alors discours contre la mort plutôt que sur la mort.

S'éloignant de cette poésie officielle d'autres complaintes apparaissent au début du XV^e siècle, plus touchantes et plus personnelles, exprimant le désespoir ou la révolte de celui qui aime et à qui la mort a ôté le bonheur.

Souvenons-nous des vers magnifiques qu'écrit Christine de Pisan dans son premier recueil contenant *Les Cent Ballades*. Cet ouvrage fut composé à la demande de la reine de France, Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI, alors que Christine vient de perdre son mari, Etienne Castel et doit travailler pour vivre :

« L'eure maudi que ma vie tant dure,
Car d'autre riens nulle je n'ai envie
Fors de morir : de plus vivre n'ay cure,
Quant cil est mort qui me tenait en vie. »
[*Cent Ballades*, V]²

« Accablée par son deuil, c'est dans sa souffrance qu'elle puise son inspiration :
De ce feray mes dis, puis qu'on m'en proie. »
[*Cent Ballades*, I, v. 23]³

Désespérée par la perte d'un être cher, par son veuvage et sa solitude, la jeune femme n'aspire qu'à rejoindre celui qu'elle a perdu. L'espoir d'une mort imminente lui semble d'abord être la seule réponse possible à l'injustice dont elle est victime :

« Et toy, Mort, pri, escry moy en ton livre,
Et fay que tost je voye tel message,
Que mes griefs maulx soyent par toy delivre. »
[*Cent Ballades*, IX]⁴

Au tournant du XV^e siècle, puis dans les décennies suivantes, les voix d'autres poètes s'élèvent pour dire le bouleversement provoqué par la mort. De l'amoureux « vêtu de noir » d'Alain Chartier à l'homme « ennuyé de vie » de Charles d'Orléans ou à « l'Amant tressassé de deuil » de Pierre de Hauteville se construit une figure littéraire nouvelle, celle d'un homme qui, meurtri par la disparition de celle qu'il aime, n'a d'autre aspiration que de haïr la vie et désirer la mort. Certains critiques, comme Daniel Poirion, ont vu dans cette attitude « une sorte de mal du siècle » qui a permis aux poètes d'alors de nourrir leurs vers d'une profonde mélancolie. Il n'est que de lire certaines des ballades de Charles d'Orléans lorsque, attristé par la disparition de sa dame, il lance le même appel vers une mort désirée :

² M. Roy, *Œuvres poétiques de Christine de Pisan*, Paris, F. Didot, 1886, t.1, p. 11). Traduction : Je maudis le temps où ma vie dure si longtemps, / Car je n'ai envie de rien sinon de mourir. / Je ne souhaite plus que la mort / Puisque celui qui me maintenait en vie est mort.

³ Traduction : De cette souffrance je ferai mes vers puisqu'on m'en prie.

⁴ Traduction : Mort, je t'en prie, écris mon nom dans ton livre / Et fais en sorte que bientôt je voie ce message, / Afin que grâce à toi je sois délivré de mes maux.

« Puisque Mort a prins ma maistresse
Que sur toutes amer souloye,
Mourir me convient en tristesse,
Certes plus vivre ne pourroye. »
[*Cent Ballades*, LXX, v. 1-4]⁵

Les mêmes accents se font entendre dans *La Belle Dame sans mercy*, poème de 800 vers décrivant les souffrances d'un amant éconduit par sa dame. Son deuil est alors aussi douloureux que si la mort avait emporté l'objet de son amour :

« N'a gueres, chevauchant, pensoye,
Comme homme triste et douloureux,
Au deul ou il fault que je soye
Le plus dolant des amoureux,
Puis que, par son dart rigoureux,
La Mort m'a tollu ma maistresse,
Et me laissa seul, langoureux,
En la conduite de Tristesse. »
[*La Belle Dame sans Mercy*, I, v.1-8]⁶

« Je laisse aux amoureux malades
Qui ont espoir d'alegement
Faire chansons, diz et balades,
Chascun a son entendement,
Car ma dame en son testament
Prist a la mort, Dieu en ait l'ame !
Et emporta mon sentement
Qui gist o elle soubz la lame. »
[*La Belle Dame sans Mercy*, IV, v. 25-32]⁷

Dans *La Complainte sur la mort de la Dame de maître Alain*⁸ le poète clame qu'il a perdu son bien le plus précieux et sa source de vie en perdant sa maîtresse et il suggère à nouveau que sa capacité à écrire des vers est tarie elle aussi. Il se compare alors à un mort vivant qui a perdu toute vitalité et toute sensibilité, tel un arbre privé de sève. La tonalité de la complainte est marquée par la colère et la tristesse. L'évocation du bonheur passé et de l'union parfaite des cœurs des deux amants aggrave la culpabilité de la mort :

« Mon ame en moy fait trop longue demeure.
Le cueur m'estraint, Engoysse me queurt seure ;
Je n'ay membre qu'en langour ne labeure,
Si me tarde que ja mort de deul soye.

⁵ Charles d'Orléans, *Poésies*, éd. P. Champion, Paris, 1982, p. 96. Traduction : Puisque la mort a pris ma maîtresse/ Que j'aimais plus que toutes les femmes,/ Il me faut mourir accablé de chagrin ;/ Je ne pourrais plus continuer à vivre.

⁶ Traduction : Il n'y a pas longtemps, lors d'une promenade à cheval,/ Plein de tristesse et de douleur,/ Je pensais à l'affliction qui m'accable,/ Moi qui suis sûrement le plus malheureux des amants,/ Depuis que la Mort, de sa lance implacable,/ M'a enlevé ma maîtresse,/ Me laissant seul et languissant,/ Sous la conduite de Tristesse.

⁷ Traduction : Je laisse aux amoureux tourmentés/ Qui gardent espoir de quelque consolation/ Le soin de faire des chansons, des dits, des ballades,/ Chacun selon son talent,/ Car ma dame me fit un legs en mourant,/ Dieu ait son âme !/ Elle le retira et emporta avec elle/ Ma faculté de sentir,/ Qui repose maintenant à ses côtés dans la tombe.

⁸ Alain Chartier, *Le Cycle de la Belle Dame sans Mercy*, éd. D. F. Hult, Champion, Paris, 2003, p. 1-13.

Rien ne m'est bon, n'aultre bien n'assaveure,
Fors seulement l'actente que je meure ;
Et ne requier sinon que viengne l'eure
Que après ma mort en paradis la voye. »
[*Complainte*, XII, v. 177-184]⁹

La *Complainte* composée par Alain Chartier a été admirée et imitée en particulier par un poète du nord, Pierre de Hauteville. Dans la *Complainte de l'amant trespasé*¹⁰ de deuil il reedit sa douleur au moment de la mort de son amie mais surtout sa colère contre la façon dont la mort exerce son pouvoir sur les hommes :

« O triste Mort, felonnie et oultrageuse,
Detestable, perverse, furieuse,
Monstre d'orgueil, despote, venimeuse,
Serpentine, pleine d'iniquité,
Feu de douleur, flamme d'ire, perilleuse,
Desesperee, maudite, maleureuse,
Source de mal, de tout bien ennuieuse,
Fille de deuil, mere d'adversité,
Qui n'engendres que tourment et durté,
Tu as aujourd'uy de ton auctorité
Sans cause prins, murdry et transporté
De toutes femmes la tres plus gracieuse,
Sage, plaisant et parfaicte en beauté
Qui fut onques en toute qualité. »
[*La Complainte de l'amant trespasé de deuil*, I, v. 1-14]¹¹

Philippe Favre
Trésorier

Solange cette fille que j'ai rencontrée derrière le rideau de Digulleville au congrès de Vendôme et avec qui nous avons beaucoup ri. Et puis au fur et à mesure de nos rencontres elle m'a donné une autre façon de m'intéresser à l'art macabre déjà en me montrant ses magnifiques collections et puis d'une façon très périodique elle m'a gravé des CD regroupant toutes les ventes (macabres) effectuées dans toutes les plus grandes salles européennes et puis les petits dîners entre amis et puis et puis la liste est longue de tous ces bons moments passés ensemble. Dès que j'ouvre mon ordi pour chercher « du macabre » tous mes documents me rappellent Solange cette grande amie que l'Ankou est venu chercher avec son vieux chariot aux roues grinçantes et qui restera présente dans nos pensées à tous.

⁹ Traduction : Mon âme est trop demeurée en moi :/ j'ai le coeur serré ; Angoisse me poursuit ;/ Je n'ay membre qui ne soit travaillé par la peine./ Il me tarde de mourir de douleur./ Rien ne me semble bon, et tout ce qui me donne du plaisir./ C'est l'attente de ma mort./ Et tout ce que je demande, c'est que l'heure vienne/ Où il me sera possible de voir ma dame au paradis, après ma mort.

¹⁰ Pierre de Hauteville, *La Complainte de l'amant trespasé de deuil*, éd. R.M. Bilder, Montréal, 1986, dans *Le Moyen Français*, 18, p. 17-35.

¹¹ Traduction : Ô Mort sinistre, fausse et présomptueuse,/ Détestable, perverse, violente,/ Monstre d'orgueil, méprisante, venimeuse,/ Pourvue d'une langue de vipère, remplie d'iniquité,/ feu de douleur, flamme de colère, dangereuse,/ Terrible, maudite, mauvaise,/ Source de mal, qui s'acharne sur tous les biens,/ Fille de douleur, mère d'adversité, / Qui n'engendres que tourment et souffrance,/Tu as aujourd'hui par autorité sans raison pris, tué et emporté/ La plus aimable, sage, plaisante et d'une beauté parfaite,/De toutes les femmes.

POUR SOLANGE

Didier Jugan

N'étant pas digullevillien (pour tout plein de mauvaises raisons), j'ai connu Solange un peu plus tard que les autres. Premières approches prudentes : à Vendôme, nous nous prêtâmes du scotch pour accrocher nos panneaux d'exposition respectifs. La mienne était artisanale (le petit commerce !), celle de Solange, avec des gravures, était haut de gamme. Un gap nous séparait. Le temps fit son affaire et la générosité partageuse de Solange permit de combler ces différences : Philippe et moi, recevions régulièrement de Solange, le CD bourré d'images, qui correspondait à son travail de numérisation entre deux réunions, CD que nous ramenions précieusement dans nos pénates. Parfois, la réunion était suivie d'un repas rue Blanche : impressionné, je l'étais comme un petit provincial reçu dans les salons, et conscient que c'était un grand honneur d'être là dans ce décor de musée, où la mort était apprivoisée. Mais jamais la pompe, si funèbre soit-elle, ne venait glacer l'atmosphère. La collectionneuse était passée maîtresse dans l'art de la réception, le champagne coulait, la cuisine était excellente mais surtout la conversation de Solange emballait, ses anecdotes, son enthousiasme, sa drôlerie, parfois féroce, trouvaient en moi, en nous, des échos magnifiques. Et l'on revenait chez soi, la tête pleine de mots et d'images.

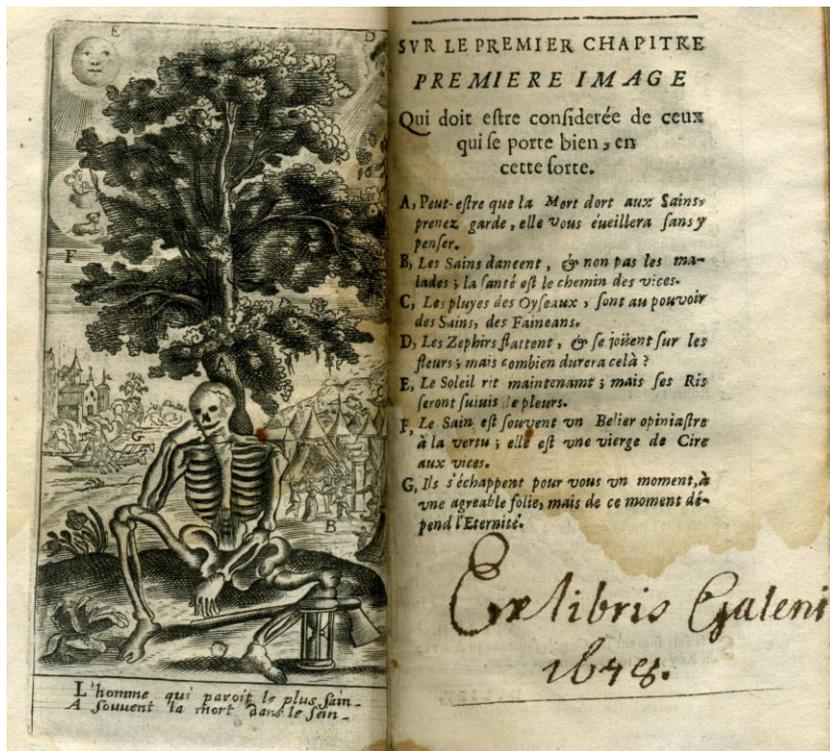
J'arrêterai là les compliments appuyés. Comme on l'a appris à la dernière réunion, Solange n'avait pas que des qualités, elle était aussi (dieu soit loué) diablement gourmande, des images aux Mille-feuilles, et très fidèle à ses saint-honorés. Elle se serait vite ennuyée à un concert de louanges et je préfère parler ici des quelques points de rencontre entre Solange et moi.

L'ARBRE (ON NE SAIT JAMAIS L'HEURE ...)

Solange m'avait fait découvrir cette belle image du musée de Castrojeriz (fig. 1). Le musicien est assis dans son arbre et se soucie peu de son salut, agrippé par le diable et peu attentif au discours du prêcheur lové dans la seule fleur de cet arbre. La pendule montre que le temps passe et la mort va couper l'arbre quand le Christ, lassé d'appeler l'homme à l'office, et malgré l'intercession de la Vierge martèlera sur la cloche sa dernière heure.

Parmi les ouvrages que possédait Solange, « L'avant-coureur de l'éternité, messenger de la mort, présenté à ceux qui se portent bien, aux malades et aux agonisants », œuvre du RP Jérémie Drexel, jésuite, publié chez Claude Delarochette en 1669, vaut qu'on s'y attarde : le prédicateur, qui reprend le thème de l'arbre comme symbole de la vie humaine que la mort va abattre, nous apprend en effet que nous sommes à plaindre d'être en bonne santé et que la maladie est « une chance » ! Par une éthique fort différente du discours jésuite, Solange, au plus fort de la maladie, ne se plaignait jamais : c'était son amour de la vie qui primait et le souci de ne jamais mettre mal à l'aise son interlocuteur.





« L'homme qui parait le plus sain a souvent la mort en son sein. »

« Première image : qui doit être considérée de ceux qui se portent bien, en cette sorte. »

A- Peut-être que la mort dort chez les êtres en bonne santé / Prenez garde, elle vous éveillera sans y penser.

B- Les êtres en bonne santé dansent, non pas les malades / La santé est le chemin des vices.

C- Les pluies des oiseaux sont au pouvoir des êtres en bonne santé, des fainéants.

D- Les zéphyrus flattent, se réjouissent sur les fleurs, mais combien cela durera-t-il ?

E- Le soleil rit maintenant, mais les rires seront suivis des pleurs.

F- L'homme en bonne santé est souvent un béliar opiniâtre à la vertu ; elle est une vierge de cire par rapport aux vices.

G- Ils s'échappent pour vous à une agréable folie, mais de ce moment dépend l'éternité.

« La mort qui te suit pas à pas / vient t'avertir de ton trépas. »

« Seconde image : considération pour les malades :

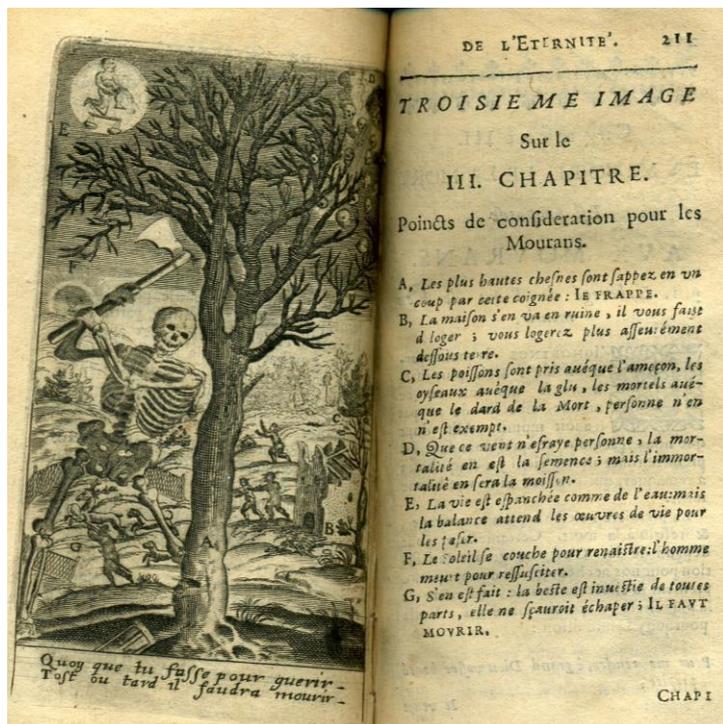
A- L'hiver approche déjà, les feuilles tombent des arbres. La mort veille et lève sa cognée, prête à décharger le coup. Veille donc aussi toi qui es malade.

B- La maladie est aux malades ce que le pressoir est aux raisins, pourvu que les uns et les autres soient mûrs.

C- Certains oiseaux sont vainqueurs en tombant : plusieurs hommes sont guéris par la maladie.



- D- La grêle courbe et renverse les blés, et la maladie les hommes. Il vaut bien mieux être ainsi abattu, pour notre bien, que de demeurer debout et en santé, à notre dommage.
- E- Telle est la vicissitude des choses de ce monde ; après la pluie, le beau temps et après le beau temps, la pluie.
- F- L'aiguillon de la maladie et le dard de la mort ne se peuvent éviter, mais ils peuvent s'éteindre par la patience
- G- Le malade combat avec la maladie comme un cavalier qui serait tombé dans une rivière et qui combat avec les flots. Il est fort douteux qu'il en réchappera



« *Quoi que tu fasses pour guérir / Tôt ou tard il faudra mourir.* »
 « *Troisième image : points de considération pour les mourants.* »

A- Les plus hauts chênes sont frappés en un coup par cette cognée : la frappe.

B- La maison s'en va en ruine, il vous faut déloger. Vous logerez plus assurément dessous terre.

C- Les poissons sont pris avec l'hameçon, les oiseaux avec la glue, les mortels avec le dard de la mort. Personne n'en est exempt.

D- Que ce vent n'effraye personne ; la mortalité en est la semence ; mais l'immortalité en sera la moisson.

E- La vie est épanchée comme de l'eau ; mais la balance attend les œuvres de la vie pour les peser.

- F- Le soleil se couche pour renaître, l'homme meurt pour ressusciter.
- G- S'en est fait, la bête est investie de toute part, elle ne saurait échapper. Il faut mourir.

LA LICORNE (ON VIT SOUS LA MENACE ...)

Dès que Solange avait une gravure où figurait une licorne, elle me l'envoyait. Nous partagions le même intérêt pour l'animal fabuleux qui recherchait la compagnie de jeunes dames, ce qui, dans l'iconographie médiévale, lui est toujours fatal. Avec une vierge en appât, Le chasseur à l'affût (un licornichon !) lui tombe toujours dessus.



Mais la licorne est aussi une représentation de la mort. La parabole de la licorne, dans la légende de Barlaam et Josaphat, raconte l'histoire d'un homme poursuivi par une licorne (la mort). Il se réfugie dans un arbre, où il découvre du miel et décide d'y demeurer malgré la menace au pied de l'arbre : la présence de la licorne qui l'attend, également celle d'un dragon qui va l'engloutir (le Léviathan) et surtout la présence de deux souris besogneuses, une blanche (le jour) et une noire (la nuit), qui s'emploient, jour après nuit, à ronger le tronc de l'arbre. La parabole est claire : celui qui

pense au plaisir immédiat, travaille contre son camp et hypothèque, après sa mort, son salut éternel.

Les sculptures sous forme de gargouilles de la cathédrale de Palencia (en Castille), qui montrent la mort squelettique recouverte d'une peau de licorne, ramènent au symbolisme macabre de la licorne, tout comme l'image en marge du folio 86v des *Très riches Heures* du duc de Berry, réalisées par Jean Colombe et qui représentent une mort allégorique chevauchant une licorne.



LA THÉBAÏDE ET LA RENCONTRE DES TROIS MORTS ET DES TROIS VIFS (ON EST AVERTI PARFOIS...)

L'échange entre Solange et moi n'allait pas toujours dans le même sens, même si elle m'a plus donné que je ne lui ai jamais apporté. Quand elle a présenté, en réunion DME, la vie des ermites (dont saint Macaire) servant de cadre à une Rencontre des trois morts et des trois vifs, l'exemple le plus connu étant la scène du Campo Santo de Pise, je me suis souvenu d'une représentation sur ce même thème à la National Gallery of Scotland, à Edimburg, que je me suis empressé de lui envoyer. Je garde, comme une médaille de la plus grande valeur, le mail que Solange m'avait envoyé à la réception de l'image noir et blanc : « Grâce à tes indications, j'ai retrouvé la repro en couleurs et je te l'envoie. Merci tu es formidable ». Ces mots m'ont fait grand effet venant d'elle qui l'était au quotidien dès que quelqu'un lui demandait une image.



ANECDOTES CONFIDENTIELLES (C'EST LA VIE, ET RIEN QUE LA VIE...)

J'ai raconté à tort et à travers cette histoire, mais c'est la première fois que je l'écris. Dans ma vie d'avant Solange, il m'est arrivé d'aller photographier un manuscrit de Danse macabre, celle de Gradenigo dans le fond de la boutique d'un vendeur où on m'avait laissé seul avec le livre. Celui-ci, de petite taille, ne tenait pas ouvert et j'appelais à ma rescousse les moyens du bord, une règle d'un côté et une boîte de pastille Pulmoll dans le bord

opposé. Mes photos avaient sur un coin le bord arrondi de la boîte. Et puis Solange a acheté ce livre et m'a mis sur clé USB l'ensemble des photos d'excellente qualité (ma vie a changé !).

J'avais l'habitude d'envoyer à Solange très régulièrement quand je partais en vacances une carte postale si possible macabre, mais il n'y a pas toujours l'opportunité d'en trouver. Une des dernières que je lui ai envoyée, aux alentours de son anniversaire, m'avait plu car l'allemand « *so lange* », écrit en un seul mot, s'adressait directement à elle. Pour la traduction « Aussi longtemps que – Solange - tout fonctionne (tant que tu peux entendre, voir, penser...), on s'en fiche de l'âge que tu as. Joyeux anniversaire ». Le problème c'est que c'est arrivé dans la période où elle a eu connaissance de sa maladie. Erreur de casting !

Les moments qui ont précédé le congrès de Troyes ont permis de passer quelques jours joyeux avec Solange. Nous nous étions retrouvés, un petit groupe, au vernissage de l'exposition « La dernière danse » du musée des Beaux-Arts de Strasbourg qui présentait l'image de la mort dans les œuvres graphiques. Je ne voudrais pas passer sous silence une conversation téléphonique préalable à l'exposition : elle était à Strasbourg, moi à Sélestat, et la conversation a tourné sur les manifestations étudiantes de Rennes et les expressions graphiques bombées sur les panneaux de bois installés par les commerçants devant leurs



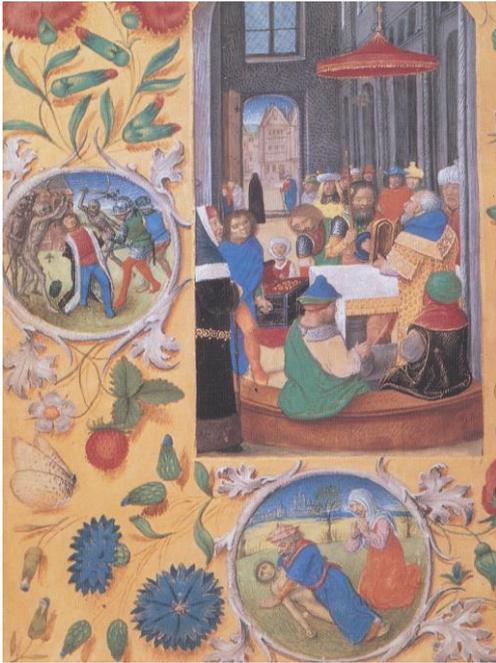
vitrines au péril de la marée contestataire. L'une d'elle m'avait charmé par la fausse innocence de son introspection et son constat hédonique et fataliste « Nos joies sont ingouvernables ». J'en parle à Solange, la collectionneuse qui avait prospéré dans le commerce de l'art, avait la respectabilité de présidente de notre association. Mais ces signes extérieurs occultaient la rebelle qu'elle était restée. Elle en a été charmée et me dit « j'adhère ! ». Les caractéristiques du média que nous utilisions nous a empêchés de tendre nos mains l'un vers l'autre et de frapper nos deux paumes l'une contre l'autre en se regardant avec des yeux brillants de connivence, mais mentalement c'était ça, un instant magique, et si, du fait de nos mobiles il faut parler d'ondes électromagnétiques, nous y étions sur la même longueur (d'icelles).

La visite de l'exposition de Strasbourg fut aussi magnifique : pour beaucoup des gravures présentées, Solange nous disait « je l'ai », « celle-là aussi je l'ai ! », « celle-là, je l'ai en couleurs ! ». Ilona et moi nous pouffions, morts de rire, adhérant totalement au numéro (un comique de répétition) que nous jouait Solange, ravie de son effet. Chapeau, l'artiste !

Le colloque de Troyes était l'enjeu que s'était fixé Solange comme ultime objectif (parfois, dans l'optimisme, comme un objectif intermédiaire – il y avait Paris dans deux ans –, mais j'ai souvent pensé que c'était une délicatesse qu'elle nous faisait pour ne pas qu'on s'inquiète), et il fut à la hauteur. À Troyes, tout s'est tellement passé dans la normalité des choses, que pour ma part, j'ai oublié la maladie de Solange, je ne l'ai pas plus entourée que si nous allions nous voir encore souvent. Nous avons parfois été assis l'un à côté de l'autre pour entendre une communication sans échanger un mot. J'en ai parfois une boule dans la gorge, car nous ne devons plus nous revoir.

À la veille de partir en Italie, en septembre, j'ai appelé Solange qui était en soins palliatifs, et parlait du congrès de Paris, sachant désormais qu'elle n'en serait pas. La communication n'était pas bonne, j'entendais mal et une nouvelle fois j'ai eu honte d'interrompre la conversation qui devait être notre dernier échange, lui promettant de lui écrire et de venir la voir à mon retour de voyage.

JUDAS MACCHABÉE ET LA VEUVE DE SAREPTA (À L'HEURE DU SOUVENIR ; DES PRIÈRES POUR CEUX QUI NOUS ONT QUITTÉS...)



Je m'étais promis lors de mon départ en Italie, plutôt que de lui envoyer une carte postale inadéquate et superficielle, de faire une longue lettre à Solange pour lui transmettre, et à elle seule, ce que je voulais exposer au colloque de Paris, une révélation sur ce qu'était la première Danse macabre, que je crois avoir déniché. Je n'en ai pas eu le temps et je préfère, dans les nouvelles circonstances, dédier à Solange une trouvaille, une représentation inédite de la légende des Morts reconnaissants, le sujet qui me colle à la peau (au risque de radoter : l'histoire de ce chevalier qui avait l'habitude de prier pour les morts quand il se déplaçait dans un cimetière et qui, un jour qu'il était poursuivi par une troupe qui en voulait à sa vie, sachant sa dernière heure arrivée, décida de se réfugier dans un cimetière pour prier les morts).

Le miracle se produisit, les morts se levant pour arrêter la troupe et sauver le chevalier). La représentation, à ce jour non repérée, est un médaillon de bordure qui, dans un folio (f° 43v) du petit office des morts (office du lundi) d'un livre d'heures (un livre à usage de Rome réalisé à Bruges vers 1495, et conservé à la British Library sous la référence Add. Ms. 17280), accompagne une scène rare : les offrandes faites par Judas Macchabée pour le salut de ses ennemis, retrouvés morts après la bataille avec des objets consacrés aux idoles. Pour leur permettre d'expié leurs péchés et que Dieu les admette dans la résurrection, il fit une collecte de deux-mille drachmes pour qu'on sacrifie à leur attention (2 Macc. 12, 38-45). L'autre médaillon de bordure montre la résurrection par Élie du fils de la veuve de Sarepta pour la remercier de lui avoir donné à manger quand elle et son fils criaient famine et d'avoir reconnu en lui l'envoyé de Dieu, capable de les sauver (1 Rois, 17, 8-16).

LE FAIRE-PART DE L'AU-DELÀ (UN SIGNE DE LA-HAUT...)

Comme on l'a vu, les images macabres ont, presque toutes, des connotations religieuses contraignantes, une morale implacable, voire inhumaine et supposent des pratiques cultuelles avec lesquelles, fort heureusement, beaucoup d'entre nous ont mis quelques distances. L'étrangeté des images, leur compréhension nous suffit. Croquer le miel de la vie, ne pas se soucier de l'heure fatale ni embêter son monde avec des mises en garde ou des lamentations, avoir le souci du partage sont autant de valeurs que possédait Solange. En retour, l'hommage unanime qui lui est fait dans ce numéro spécial a le parfum des prières pour l'âme et, peut-être, si Dieu existe, la même efficacité.

Je voudrais, pour finir, relater un fait étrange et merveilleux qui m'est arrivé dans la quinzaine qui a suivi le décès de Solange. Je vais régulièrement (chaque semaine) à un déballage de brocanteurs dans le centre de Rennes. J'y ai un ami proche (une des deux seules personnes masculines à qui je fais la bise), responsable de l'association des antiquaires et brocanteurs de Rennes, qui y déballait ce jour-là comme tous les jeudis. Je connais bien ce qu'il expose : de la vaisselle, des bibelots, des livres... Je lui ai acheté une fois une poignée de cercueil macabre et une autre fois une étole également macabre, deux objets que j'avais offerts à Solange. Depuis 16 ans que j'habite Rennes, c'est, en tout et pour tout, les deux seules occasions où de l'art macabre trônait sur son étal. Eh bien, quinze jours après le départ de Solange, un faire-part de décès, du XVIII^e siècle, était en bonne place sur ses tréteaux. Solange avait fait une communication à Turin « Aperçu des placards de deuil en France sous l'Ancien Régime » et j'en avais un sous les yeux. Très troublé, j'ai acheté ce placard de deuil de 1785, persuadé qu'on me tendait une main de là-haut.



Qu'importe le nom qu'on leur donne, le corps mystique ou la communion des saints pour les chrétiens (cette union mystique des morts et des vivants dans Jésus-Christ), le devoir de mémoire (pour les républicains) ou le désir de prolonger le chemin que l'on a fait ensemble par affection pour l'autre, qu'importe le chemin emprunté, il me semble qu'il faut à tout prix que se tienne ce XVIII^e congrès international des DME, à Paris en 2018, que Solange a tellement appelé de ses vœux.

Hélène & Bertrand Utzinger
Secrétaire & Vice-président

Nous avons donc perdu notre chère présidente le 9 septembre dernier – il y a longtemps déjà – et notre cœur saigne encore une fois. À notre grande peine de perdre une amie bien installée dans nos vies, dans nos esprits, s'ajoute le vide que crée la disparition d'une présidente efficace et solide.

Arrivée parmi nous en 1998, elle prit sans difficulté notre train en marche ; dès sa deuxième présence à nos réunions elle nous enchantait par la présentation d'un livre d'emblèmes, un sujet que nous connaissions mal et qu'elle développa avec maîtrise les mois suivants. C'était ensuite la longue préparation du congrès de Vendôme avec entre autres, son exposition et le spectacle de Digulleville ; pour ce dernier, sa modestie apparut rapidement : elle ne souhaita pas jouer de rôle mais resta en coulisse en permanence ; habile à saisir les besoins de chacun, les nécessités de la mise en scène, les impératifs du rythme du spectacle, les obligations d'ordre et de silence, elle était partout à la fois, veillait à la mise en place rapide des décors et des accessoires pour que tout se déroulât sans heurt ; ce fut un bon succès sans doute et si nous gardons une pensée reconnaissante à tous nos acteurs, elle fait largement partie de ceux-ci car sans elle nous aurions eu certainement des difficultés ou des accroc lors de ce spectacle.

Quelques jours avant, dans l'agréable chapelle Saint-Jacques, elle nous avait déjà étonnés par sa belle présentation des Vanités ; ces tableaux, gravures et cartons suspendus aux cimaises avaient très bon effet et ont appris bien des choses aux

congressistes et visiteurs. Un élégant fascicule était à la disposition de chacun ; et ce n'était pas notre association qui avait réglé les frais d'impression, mais elle-même. Car elle était généreuse... Combien d'entre nous ont bénéficié d'un sympathique repas pris chez elle, « tout simplement » disait-elle et si sympathique et chaleureux, où le très bon vin et le Champagne étaient toujours de sortie, alors même que nous savions que ses moyens n'étaient pas illimités. Pour nous, la première fois que nous avons dîné chez elle, nous admirions ses richesses matérielles et intellectuelles, et elle nous fit tout simplement un superbe cadeau : une très belle portion de litre tissée (voir fig.) ; celle-ci reste pieusement rangée, à l'abri du soleil et des regards indiscrets...



À Gand, en 2005, elle récidive à l'exposition : c'était « Elle », vingt-six gravures à l'eau-forte dessinées et gravées par Albert Besnard, dont les tirages furent volontairement très limités : neuf épreuves pour le premier tirage de 1900 et dix-neuf exemplaires pour celui de 1921. C'était de loin la présentation la plus soignée dans la cafétéria de l'Université de Gand et c'était pour tous une découverte étonnante et enrichissante ; ces gravures nous enchantèrent.

À chaque réunion elle nous surprenait par un exposé tout à fait original, soutenu avec clarté et aussi beaucoup d'humour ; il n'est que de relire les bulletins

pour s'en persuader.

Lorsque nous l'avions sollicitée en privé - pour ne pas la gêner - de prendre la présidence, elle avait tout d'abord refusé, par modestie, invoquant de faux prétextes, mais bientôt elle se rendit à nos arguments et c'est avec modestie aussi qu'elle accepta la place « mais provisoirement » nous dit-elle en privé. Elle a été une bonne présidente, trop brièvement malheureusement, à sa place mais sans plus comme nous l'avons constaté à Turin puis à Troyes. Oui, elle nous manque, notre chère Solange.

Hadrien Rambach

J'ai rejoint les Danses Macabres d'Europe en 1998, adolescent intéressé mais ignare, et c'est alors que j'ai rencontré Solange Fouilleul. Dès la fin de la première réunion à laquelle j'ai assisté, elle m'a invité chez elle. Imaginez combien j'ai été ébloui par ses collections, semble-t-il infinies... Peu après, j'ai quitté Paris pour Londres, et nos rencontres se sont distancées, mais pas nos sentiments d'affection. Ma proximité professionnelle, depuis 2003, nous a bien sûr rapprochés, et nos rencontres amicales, souvent partagées avec sa fille Julie, était l'une des joies de mes retours en France. Qu'il s'agisse d'un livre anglais, ou de cartes postales anciennes, rien de l'art macabre ne lui était inconnu. Mais n'allez pas croire que seule

la Mort l'intéressait : elle était une spécialiste de l'art d'Arcimboldo aussi, entre autres sujets remarquables.

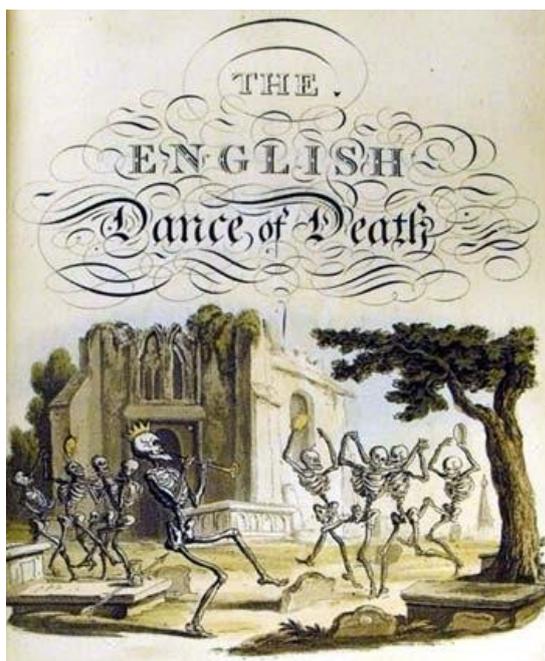


Fig. 1: frontispice de l'*English Dance of Death* par Thomas Rowlandson, publiée en 1816

Son érudition la rendait un défi permanent : sur presque tous les sujets que je pouvais évoquer, elle semblait déjà tout savoir ! Mais c'était pour mieux partager sa science, me faire profiter de son expérience. Pourquoi reprendre les recherches à zéro, quand un ami s'est déjà penché sur le sujet ? C'est ce qui rend le travail des D.M.E., et la publication régulière de ses bulletins, si précieux. Et, si par hasard vous lui faisiez découvrir un monde inconnu – comme celui des intailles et camées romains et Renaissance avec des têtes réversibles, alors elle se passionnait pour le sujet et vous suppliait de lui en dire plus.

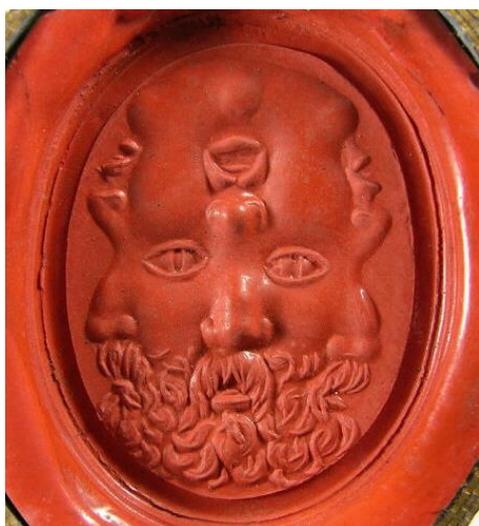


Fig. 2: carte postale signée « PFB 224 » et titrée « L'amour de Pierrot »

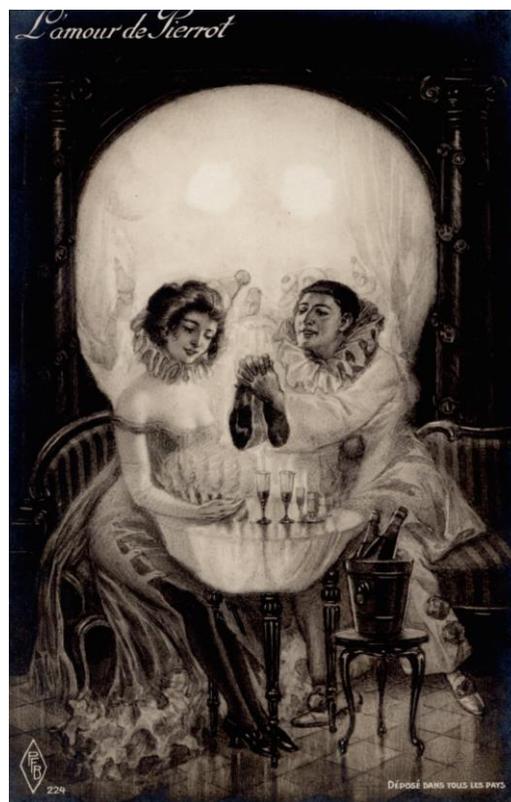


Fig. 4: têtes réversibles de vieillards chauves et jeunes chevelus, impression en cire d'une intaille en calcédoine grise des collections Bessborough et Marlborough

Seule la numismatique macabre ne semblait pas vraiment l'intéresser – il fallait bien que l'on ait au moins une différence dans nos goûts !

Je n'ai guère eu l'occasion d'être client de la galerie d'estampes Fouilleul-Maillard, que Julie continue de gérer avec une expertise irréprochable et une grande gentillesse, mais combien j'envie les collectionneurs qui y seront allés – et auront bénéficié de ses conseils avisés.

La fracture – trop fréquente – entre les mondes commerciaux et savants, rend d'autant plus appréciables les rares marchands réellement compétents et honnêtes, comme Solange l'était.

Solange vient juste de nous quitter, et déjà elle me manque. J'aimerais tellement l'entendre commenter l'article que je viens de lire sur la mode coréenne de vivre – vivant – ses propres (fausses) funérailles ! Son absence est pour toujours, mais nos souvenirs d'elle resteront dans nos cœurs, et l'association DME. – et ses publications – continueront de lui rendre hommage.



Fig. 3: revers d'une médaille ferraraise en bronze, de 1554, inscrite *intempestiva venis* (« tu n'arrives pas à l'heure »)

| Régine Carles

C'est avec une peine immense que nous avons appris, en cette fin d'été, le décès de notre chère amie et présidente Solange Fouilleul.

Bien sûr nous connaissions le mauvais pronostic du mal qui la frappait mais c'était quelqu'un de si exceptionnel qu'il m'arrivait de penser : « Le cancer ne l'aura pas.... Pas Elle ! » Il faut dire que quelques mois auparavant, elle s'était remise d'un très grave accident cardiaque ! Comment oublier alors l'œil pétillant et le sourire malicieux de notre amie brandissant dans un geste de triomphe, ravie du bon tour joué à la mort, sa carte de « morte ressuscitée » !

Exceptionnelle, Solange l'était à plus d'un titre ! Passionnée, toujours disponible, bienveillante et généreuse, proposant naturellement la consultation de sa fabuleuse collection iconographique... Et je n'oublie pas son immense érudition. Mais que les mots semblent dérisoires à l'évocation d'un tel Personnage...car il est bien rare de trouver toutes ces qualités chez un seul et même être ! Solange fait partie de ces rencontres qui illuminent le chemin. Alors, quelle chance avons-nous eue de la croiser !

Justement, à l'issue du congrès de Troyes où elle a assuré sa fonction de présidente avec un courage exemplaire, nous nous sommes rencontrées au coin d'une rue. Nous faisons toutes les deux un dernier petit tour de ville. Nous avons alors discuté très longuement. Elle m'a parlé de sa vie, de son parcours, de l'organisation du congrès de 2018 à Paris avec l'enthousiasme et la passion qui la caractérisaient. Il s'est mis à pleuvoir mais nous avons continué notre conversation sous une pluie battante, sans voir les heures passer.

C'est une clef de voûte qui s'effondre et qui nous laisse désemparés, bouleversés...

Le temps viendra bien sûr où la tristesse se fera plus légère. Ce sera alors le moment de réaliser à quel point Solange nous a donné des leçons de vie et une force pour poursuivre nos recherches et continuer à faire vivre la passion qui est la nôtre dans l'esprit qui était le sien.

Mais en ce moment, c'est surtout à sa fille, à son petit-fils et à ses amis proches que je pense et à qui j'adresse mes plus sincères condoléances.

| Henri & Marie-Laure de Contenson

Henri et moi, nous nous souvenons avec émotion et reconnaissance d'avoir eu le privilège d'être reçus il y a quelques années par Solange, chez elle rue Blanche. Quelle chance nous avons eu alors d'entr'apercevoir sans façon et même à la bonne franquette un pan de sa riche documentation, si généreusement ouverte et mise à la disposition des chercheurs en histoire de l'art. Quel bonheur de pouvoir admirer quelques spécimens de sa collection d'objets d'art si éclectique mais d'un goût très sûr où transparissait la passion de son métier d'antiquaire fréquentant régulièrement l'Hôtel Drouot et suivant l'actualité des ventes internationales. Quelle joie d'avoir rencontré Solange dans sa galerie lors du vernissage de l'exposition consacrée à notre cousin Guillaume de La Chapelle.

Que nous reste-t-il de Solange ? Sa gaieté si spontanée, son dynamisme, sa passion pour tout art aussi modeste soit-il, sa générosité, son œil de connaisseur, son extrême discrétion. Adieu Solange et encore merci pour tout ce que vous nous avez apporté au cours de tant d'années. Nous ne vous oublierons pas.

SEIZE ANNÉES DE RECHERCHES COMMUNES ET D'AMITIÉ

Marie-Dominique Leclerc

Alain Robert

C'est en septembre 2000 que nous avons fait la connaissance de Solange au congrès DME de Vendôme. Nous étions venus y parler des éditions troyennes de la *Danse macabre*, Solange y présentait une exposition photographique sur la thématique macabre. Cela nous permit de découvrir l'ampleur de son fonds documentaire dans lequel nous n'allions pas tarder à puiser. La première concrétisation de cette collaboration fut l'exposition *Danser la Mort* que nous avons organisée à Saint-Julien-les-Villas, au printemps 2001, dans le cadre du 6^e Mois médiéval de Champagne-Ardenne. Ce partenariat s'amplifia lors de l'exposition *Danser avec la mort*, en 2004, au Musée de l'imprimerie à Lyon (voir fig.). Les ouvrages de la collection de Solange y côtoyaient des exemplaires prestigieux venus de la British Library de Londres.



Mais les congrès DME furent aussi les témoins de ces travaux collaboratifs comme la communication « L'amour et la Mort » présentée au congrès de Metz, en octobre 2007. Les ressources de Solange étaient infinies et couvraient les thèmes les plus variés. Les expositions organisées par Martine Sadion, directrice du Musée de l'image à Épinal, en sont un témoignage éloquent : *Mondes à l'envers* en 2011, *Le Mystère des choses* en 2012, *Tourments* en 2014... Jusqu'à l'exposition actuelle, *Ombres chinoises*, pour laquelle Solange put fournir des documents sur la *Tentation de saint Antoine* et sur le Cabaret du chat noir. Nous avons d'ailleurs pour habitude d'étudier ensemble les sujets de ces expositions spinaliennes. Mais la collaboration la plus longue et la plus fructueuse fut hélas la dernière, le Congrès DME de Troyes...

Quand Solange nous a demandé d'organiser ce congrès à Troyes, nous n'étions guère partants. Nous étions déjà surchargés de travail et de responsabilités. Mais Solange sait être séductrice et persuasive, la Grande Salle de la Médiathèque de Troyes n'était-elle pas un écrin parfait pour le congrès ? N'étions-nous pas présidente et trésorier des Amis de la Médiathèque ? Sur ces points-là, nous étions d'accord. Voulant lui faire plaisir, et connaissant ses problèmes de santé, nous finîmes par accepter.

Mais il fallait de l'argent. Notre association, certes, pouvait prendre en charge un certain nombre de choses, mais pas l'édition des actes qui est toujours une partie fort onéreuse. Nous nous sommes alors tournés vers notre Université et plus particulièrement vers un laboratoire de recherche, le CRIMEL. Son directeur accepta le projet : il fut décidé que le volume des actes intégrerait les publications du laboratoire, à condition que... nous nous en occupions ! Et là, ce fut une folie totale d'accepter car cela signifiait que nous prenions complètement en charge ce travail.

Connaissant les exigences universitaires, nous savions pertinemment que cela signifiait quantité de normes éditoriales à appliquer, des problèmes iconographiques et de légendes, quantité de relectures et aussi de tractations avec les auteurs. Et ce fut bien le cas ! Après le plus facile – choix d'hôtels et de restaurants, tout en gardant en tête les contraintes budgétaires – il fallut trouver les animations autour du congrès : nous avons

proposé à Solange un concert avec *Le Voyage d'hiver* de Schubert, choix qui l'enthousiasma. Elle avait toujours rêvé de l'entendre sans le biais du disque. Elle rédigea le petit commentaire du programme et ce fut sans doute son dernier texte. À cela s'ajouta une présentation des ouvrages à thématique macabre de la Médiathèque, une visite de la Cité du vitrail où nous espérions voir le vitrail des *Triumphes* de Pétrarque de l'église d'Ervy le Châtel. Pour le voyage du samedi, nous avions également des idées mais fort heureusement pour nous, ce fut Ilona qui l'organisa et le mit en œuvre avec la plus grande compétence. Nous fûmes débordés par les propositions de communications. Solange, elle-même, proposa une communication qui avait pour titre *Lecture d'une nature morte de vanité...* puis y renonça vu ses problèmes de santé.

Je me demande si, en huit mois, il y eut un seul jour où nous ne nous sommes pas occupés du congrès. Du moins, l'avions-nous toujours en tête. Fort heureusement, Solange adhérait à la plupart de nos propositions et chacune de nos réunions était l'occasion certes de faire le point, mais aussi d'un repas partagé ou, comme elle le disait, de « boire un coup ». Le découragement nous gagna plus d'une fois, mais nous avons tenu bon pour Solange. Nous passerons sur le congrès lui-même car vous y étiez tous. À vous de juger de sa réussite, malgré les déboires de dernière minute que nous avons essayé de masquer le mieux possible. Solange était satisfaite et c'est le principal. Elle avait déjà en tête la préparation du congrès suivant qu'elle voulait à Paris. Elle en a parlé à plusieurs d'entre nous et nous espérons vivement pour ce qu'elle était et ce qu'elle représente que ce futur congrès ressemblera le plus possible à ce qu'elle a imaginé.

| *Philippe Levasseur*

J'ai eu le grand plaisir de rencontrer Solange la toute première fois lors du congrès de Vendôme en septembre 2000. Je rencontrai en fait tous les membres de l'association, présents à ce congrès, pour la première fois. Je dois confesser que je m'attendais à des érudits très austères, peut-être confits de leur docte savoir et quelle ne fut pas ma surprise de rencontrer des humanistes épicuriens, amoureux de la vie, ouverts au monde, ouverts aux autres. Tous plein d'humour, à la limite de rejoindre le club des fans de Gosciny. Solange à mes yeux répondait pleinement à cette perception. Je me suis senti privilégié de rencontrer une personne avec une telle expérience, un sens aigu de l'art, une connaissance impressionnante de la gravure, de l'estampe ! Son univers m'est apparu comme une caverne d'Ali Baba, avec des pépites incroyables liées à cet univers de la mort et de l'art macabre. Et quel nez il faut pour négocier, acheter, choisir des pièces d'une grande rareté, d'une qualité remarquable ! Solange était actrice à tous points de vue de la préservation du patrimoine.

Je n'ai pas oublié la représentation du *Songe très chrétien* de Guillaume de Digulleville auquel Solange avait participé. Certes l'industrie du cinéma ni la Comédie française n'a jugé bon de programmer cette représentation et lui permettre de rencontrer le succès qu'elle aurait dû avoir auprès d'un immense auditoire mais nous, congressistes, avons passé un moment hors du temps avec des amis n'hésitant pas à donner de leur personne et se mettre en scène sans crainte du regard de l'autre. Car chez Solange comme chez les membres de l'association, ce qui constituait une des grandes qualités et vertu c'était, n'en doutons pas, la bienveillance. Son regard, sa tolérance, sa discrétion et son écoute des autres, tout ça je l'ai en mémoire et rien ne s'est perdu en dépit du temps passé sans avoir le plaisir de la revoir.

Alors, Solange, au-delà du regret sincère ne n'avoir pas eu plus souvent le plaisir d'échanger, de partager en direct nos passions communes pour un sujet qui offre tant de possibilité d'interroger l'humain, de questionner le sens de l'existence, de nos parcours de vie, livrés au doute, parfois au sentiment d'inutilité, mon grand regret au-delà de ton départ anticipé c'est de ne pas avoir pu discuter à bâton rompu une dernière fois. Mais

puisque nous sommes tous promis à nous rejoindre dans la Danse, je prends d'ores et déjà une place pour espérer te retrouver un jour et te demander quand et comment te sont venus cette passion pour l'art, la gravure, les thèmes macabres mais surtout, surtout cet intérêt inépuisable aux autres et cette tolérance qui est un signe de sagesse digne d'un Montaigne. Merci d'avoir croisé mon chemin et de m'avoir si généreusement accueilli.

| *Marion Maret*

Ma chère Solange,

J'ai tardé à te téléphoner. Tu m'avais dit : "Si tu veux me voir c'est avant l'été ». Je ne voulais pas entendre cette urgence que tu avais réussi avec tes yeux rieurs à ramener à une brouille. Tu ne voulais pas nous inquiéter, toute en joie et en délicatesse, Solange. Je me suis dit, elle va survoler cet été avec la légèreté et la grâce de celle qui se rit de dame Mort, elle sera plus forte, elle l'avait été depuis tant de mois, si brave notre présidente. À ma pudeur s'est ajouté un peu de superstition, l'été ne nous séparera pas si je l'appelle en septembre. Mes excuses Solange, toutes mes excuses. De toi je garde l'image d'une gardienne, celle qui sait, qui transmet, qui protège et qui tape sur les doigts quand on s'approche trop près. Rigueur, intelligence,



curiosité, humour et une si grande générosité. J'ai tout de suite aimé être ton amie et tu m'as fait tant rire le jour où tu m'as invitée à venir voir tes estampes japonaises et que tu n'as pas trouvé celles que tu voulais me montrer. Tant de tiroirs, tant de belles choses à regarder, à raconter, à partager ! Beaucoup trop tôt Madame, vous êtes partie beaucoup trop tôt.

Voici ces images que j'ai prises chez toi avec mon téléphone. Je te parlais de ma passion pour les Yokai, ces fantômes japonais qui sont plus ou moins bienveillants. Ces femmes qui reviennent parmi les vivants ne le sont généralement pas, ce sont des vampires, des grenouilles mangeuses d'âmes, des têtes hurlantes dont le corps part en fumée... Elles nous ont bien fait rire ces harpies de papier. J'espère qu'avec elles tu dances maintenant et que ton vif esprit calme enfin leurs ardeurs de femmes délaissées. Il n'y a vraiment pas de quoi s'énerver n'est-ce pas ? Et pour un simple samouraï en plus ! J'aimerais tant voir ton sourire à travers une lampe décorée de fleurs de pivoines, ma chère Solange. Ta lumière nous manque déjà.

| *Suzanne Bouquin*

Dans cet espace-temps qui nous est dévolu, Solange, par sa présence, laissera une empreinte qui jamais ne s'effacera.

Chère « Dame Solange »,

C'est ainsi que Jean-Claude t'avait affectueusement surnommée depuis notre prestation à Vendôme où tu avais su d'emblée être notre bonne fée qui veillait à tout et surtout sur nous, pauvres acteurs d'un soir, passionnés mais tremblants. Cette dénomination, à la fois, douce, médiévale et respectueuse t'allait si bien que j'ai continué à te la dédier à chacun de nos échanges. Elle te faisait sourire et tu l'avais adoptée...

Depuis, c'est ton « Pèlerinage de la vie humaine » qui a brutalement pris fin en nous laissant tous littéralement « orphelins » de ta tendresse, de ta culture, de ton humour, de ta générosité et de tant d'autres choses !

Un peu, comme sur une des dernières photos que j'ai pu prendre de toi, dans ce vieil escalier d'un restaurant troyen au printemps, tu es montée rejoindre le paradis des livres et des estampes et j'aime à t'imaginer déjà penchée sur des gravures et autres « in-quarto » dont au premier coup d'œil tu décèleras instantanément l'authentique de la copie, « comme d'hab », en disant avec cette verve et cette vraie modestie qui te caractérisaient si bien : « oui, je connais, j'ai l'original à la maison, mais je peux vous le prêter » !

Ceci dit, ni la douceur des souvenirs, ni les satisfactions de l'esprit, ni les croyances de l'âme ne me consoleront de ton absence et le départ de ceux qu'on aime laisse à jamais un trou dans le cœur que rien ne vient cicatriser...

Tu es partie « mission accomplie », chapeau bas Madame la Présidente, nous essaierons de tenir et d'avoir un peu de ton panache, mais ce sera dur.

Mais s'il est vrai, que le fil d'argent de l'affection n'est jamais coupé entre ce monde et l'autre, ce que je crois, et si d'où tu es tu nous entends, je te dédie ces si jolis mots (juste un peu adaptés) de Jacques de Voragine dans sa *Légende Dorée*, de la part de tous ceux qui t'aiment dans ce bulletin, sache qu'aux DME tu es tellement là, que ça sera pour toujours « ni toi sans nous, ni nous sans toi » ...

Semper Fidelis

| *Cristina Bogdan*
(Roumanie)

Quand je pense à Solange, le premier mot qui surgit dans ma tête est celui de *générosité*. Il s'agit de la formidable générosité qu'elle manifestait envers tout le monde. J'ai eu la chance de faire sa connaissance lors d'un congrès des Danses Macabres d'Europe et je lui ai parlé d'un sujet auquel je travaillais à ce moment-là : les représentations des degrés des âges. Une semaine après elle m'a envoyé chez moi, en Roumanie, un DVD contenant toutes les images qu'elle avait réussi à trouver et à amasser pendant une vingtaine d'années concernant ce thème iconographique. Elle n'attendait absolument rien pour ce geste vraiment surprenant, surtout dans le monde des chercheurs qui sont assez souvent égoïstes quand ils doivent partager leurs informations.

J'ai pu observer, avec étonnement et admiration, plusieurs fois et envers plusieurs personnes, cette extraordinaire disponibilité pour faire part de ses connaissances et de ses trouvailles. Elle me manquera beaucoup.

Tu resteras toujours, chère Solange, dans mon cœur !

| *Frédéric Mazuy*

Solange est partie il y a déjà plus d'un mois et il n'y a pas un jour sans que je ne pense à elle. Elle sera restée forte et égale à elle-même jusqu'au bout, face à la vie, et aussi face à la mort, sujet qui nous est si familier.

C'est grâce à Solange que j'ai découvert l'Association des Danses macabres. Je garderai de nombreux souvenirs associés à nos voyages en France ou en Europe, de nos déjeuners et dîners et aussi de nos petits déjeuners souvent très tôt le matin et tout embrumés des agapes de la veille !

Nous parlions souvent de tout cela, et nous avons un grand regret, celui de ne pas avoir pu venir à Sibiu chez nos amis roumains découvrir un pays et une culture nouvelle.

La Curiosité, c'est ce que je garderai de plus vif chez elle, ce désir sans cesse renouvelé de découvrir des « pays éloignés », des nouveaux visages amicaux. Aller toujours de l'avant tout en gardant le meilleur de ses rencontres.

Tout cet été elle parlait de l'organisation du prochain congrès qu'elle espérait au sein du 7^e arrondissement de Paris dans un très bel endroit, une ancienne église en métal du XIX^e reconvertie en salle pour conférence ou pour des soirées événementielles.

Encore hier au soir je pensais toujours à elle en visitant l'exposition « Mexique 1900-1950 » au Grand Palais, qui présente certaines œuvres macabres dans la première salle, et réunit un ensemble hétéroclite à la fois très proche et très loin de nous et de notre culture occidentale.

Elle vous aurait dit, « allez-y, ça vaut le coup, il y a des croûtes mais aussi de sacrées belles choses ! ».

| *Marie Vincey Companyo*

| *Présidente des Amis de la Ferté-Loupière*

Chers amis de l'association Danses Macabres d'Europe,

Quelle tristesse d'avoir appris le décès de votre Présidente, si peu de temps après l'avoir rencontrée pour la première fois au congrès de Troyes...

Quelle admiration pour le courage dont Madame Fouilleul faisait alors preuve à l'insu de ses invités, accueillante pour ses hôtes congressistes, très attentive à chacun des nouveaux arrivants dont nous étions, particulièrement chaleureuse et même enjouée dans le contexte studieux qui nous réunissait dans cette remarquable médiathèque !

Je garde en mémoire la vive sympathie qu'elle inspirait et le regret sincère de ne pas avoir eu le privilège de l'avoir mieux connue. Madame Utzinger m'a en effet confié l'immense culture de Solange Fouilleul, sa prédilection comme sa maîtrise reconnue pour l'art médiéval jusqu'au XVII^e siècle, son charisme légendaire auprès des étudiants qu'elle recevait en sa propre maison devenue musée, mettant spontanément les authentiques trésors qu'elle possédait à leur disposition de thésards. C'était une personnalité vivante et belle que tous les membres de l'association DME ne peuvent que regretter infiniment.

Au nom de l'association des Amis de l'Église de La Ferté-Loupière, je vous adresse ainsi qu'à sa fille et à son petit-fils l'expression de nos condoléances émues, de toute notre estime pour vos travaux et de nos encouragements les meilleurs pour prolonger la tâche qu'assumait avec tant de bonheur Solange Fouilleul.

HOMMAGE À SOLANGE VANITÉ DES VANITÉS

Cécile Coutin

À quelques occasions, qui me paraissent à présent avoir été trop rares, Solange m'a volontiers accueillie soit chez elle, soit Passage Verdeau où se trouvait sa fabuleuse boutique de vente de gravures. Chez elle, dans son salon, sur un guéridon, elle avait composé une Vanité semblable à l'huile sur toile de Madeleine Boullogne (1646-1710) conservée au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse. Sur une pile de livres aux reliures anciennes, disposés de façon inégale, en porte-à-faux les uns par rapport aux autres, elle avait placé un beau crâne. À côté se dressait une chandelle dans un bougeoir. À propos de cette Vanité, Solange, sortant de son humeur égale et paisible, me racontait l'énervement que lui causait sa femme de ménage. Certainement contrariée par cet arrangement qu'elle jugeait bancal, celle-ci s'évertuait à réaligner correctement les livres en une pile bien rangée. C'est bien la seule fois où j'ai vu Solange sortir de son calme proverbial !

À SOLANGE, NOTRE AMIE UN MOMENT DE SOUVENIRS

Ilona Hans-Collas

Michel Hans

Des passions partagées, puis le travail mené au sein de l'association – la préparation des congrès et des réunions – ont été au cœur de nos échanges incessants au fil de notre longue amitié. Tout sujet ou question posé intéressaient Solange et l'incitaient à chercher dans sa vaste documentation. Ainsi, je faisais régulièrement appel à ses compétences et à ses connaissances en matière de gravure, de peinture, de littérature, d'iconographie, de bibliophilie, sans oublier le marché de l'art qui lui était si familier.

Je rappellerai cette anecdote à ce propos. Le 4 décembre 2000 eut lieu à Paris une vente aux enchères chez Drouot dont la « Bibliothèque macabre » de la collection Serrier, comprenant en particulier des « Danse des morts des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Oraisons et pompes funèbres. Estampes anciennes et modernes. Études et éditions savantes » selon l'intitulé du catalogue. Pour Solange, pas question de rater une vente « macabre » d'une telle ampleur qui rassemblait plus de 250 pièces. Avec elle, j'y avais repéré un « Recueil comparatif de l'iconographie des trois morts et des trois vifs en Lorraine » de Gaston Save, daté vers 1897. Connaissant bien la Lorraine et la figure de Gaston Save, ce dossier m'intriguait. Solange était intéressée par des pièces bien plus importantes. Nous avons assisté ensemble à cette vente, elle grande connaisseuse de cette ambiance bien particulière, moi plutôt néophyte, à ses côtés, toujours aux aguets et suivant la ferveur des enchérisseurs. Arriva le lot 302, « mon » Gaston Save. Solange l'a



Fig. 1. Rencontre des trois morts et des trois vifs à l'église de Saint-Clément (Meurthe-et-Moselle), peinture murale restaurée par Gaston Save en 1896, détail des morts publié par Save (Vente Drouot, 4 décembre 2000, n° 302).

obtenu, rien que par un geste discret, moi, figée, de peur de faire une mauvaise manœuvre. J'étais fière d'elle et heureuse que Gaston Save rentre dans sa collection. Échanges de sourires et de clins d'œil mais pas de temps à perdre car la vente battait son plein. Plongées dans l'excitation générale de la salle, nous avons savouré ces moments.

Qui était-il ce Gaston Save ? La réponse se retrouve essentiellement dans ses œuvres. Artiste peintre, originaire de Saint-Dié dans les Vosges (1844-1901), il fit ses études à Paris mais fut contraint à quitter la capitale à cause de sa participation à la Commune de 1871. Il se réfugia à Bâle. Il y découvrit probablement la fameuse Danse macabre, au moins les dessins et fragments qui en restaient suite à la démolition de l'œuvre originale en 1805. Dessinateur lithographe et aquafortiste, décorateur apprécié, Gaston Save fut aussi sollicité pour restaurer des peintures murales. En 1896, il dégagait celles de l'église du petit village de Saint-Clément (Meurthe-et-Moselle) : « ces peintures sont un des plus importants et des plus complets monuments iconographiques du moyen âge en Lorraine » précisa-t-il. En effet, tout un ensemble de la fin du XV^e-début XVI^e siècle venait d'être mis au jour avec notamment une Rencontre des trois morts et des trois vifs, située sur le mur sud du chœur (fig. 1). Gaston Save mena une enquête sur l'iconographie de ce thème, son origine et sa diffusion, comme en témoignent les pièces du recueil qui devaient notamment servir à la rédaction de son article « Les trois morts et les trois vifs, fresque du XV^e siècle à l'église de Saint-Clément », paru en juillet 1897 dans le *Bulletin des Sociétés artistiques de l'Est*. Parmi les pièces non publiées, on découvre une lithographie de Louis Christophe, graveur et dessinateur lithographe à Nancy, montrant le vitrail de l'église de Charmes dans les Vosges (fig. 2).



Fig. 2. Vitrail de l'église de Charmes (Vosges), lithographie de Louis Christophe (Vente Drouot, 4 décembre 2000, n° 302).

Les dessins aquarellés du même vitrail sont probablement de Gaston Save lui-même (fig. 3). Ses notes et illustrations rassemblées évoquent d'autres œuvres de la Rencontre, comme les célèbres fresques du Campo Santo de Pise, la miniature du Psautier de Bonne de Luxembourg, des gravures troyennes de la fin du XV^e siècle, les œuvres des Saints-Innocents de Paris mais aussi les poèmes anciens du Dit ou les écrits que les divers auteurs consacrèrent au thème. On ne sait comment ce dossier d'un érudit local avait intégré la collection macabre mise en vente à Drouot mais je garde un souvenir ému de cet épisode.

Par la suite nous avons découvert d'autres œuvres ensemble, dans d'autres salles de vente, chez des collègues libraires ou des marchands d'art. Chacune de ces visites fut une aventure.

Des œuvres parfois extraordinaires, peu connues, voire énigmatiques et même confidentielles. Comme ce tableau allemand étonnant par son contenu iconographique et épigraphique (fig. 4). Nous étions ébahies devant cette image rare insistant sur la fin inéluctable de tout homme qu'il soit puissant, fort, beau, sage ou savant. En effet, la Mort (*Todt*) sous forme d'un squelette est entourée de cinq hommes nommés par leur nom et un qualificatif : Alexandre, Samson, Absalon, Salomon et Galien. La qualité de cette œuvre que Solange m'a fait découvrir mérite largement de tenir ma promesse de l'étudier davantage (pourquoi pas pour un prochain congrès).

Nous évoquions inlassablement tous ces sujets à approfondir, ces ressources iconographiques à explorer. Plus d'une fois ce fut un objet de sa collection d'art macabre qui alimentait nos discussions. Ces œuvres de toutes origines et de formes diverses, qu'elle avait réunies avec une attention exquise, attestaient de sa curiosité jamais satisfaite, mais toujours partagée. Hélas, le temps nous a manqué de poursuivre nos conversations dans l'atmosphère de sa bibliothèque et dans l'intimité de son cabinet de curiosités où un bouquet de tulipes blanches soigneusement posé près d'un crâne rappelait pourtant que tout est éphémère.

Ces instants magiques, ces souvenirs si précieux, partagés avec Michel, perpétuent ta mémoire, Solange !

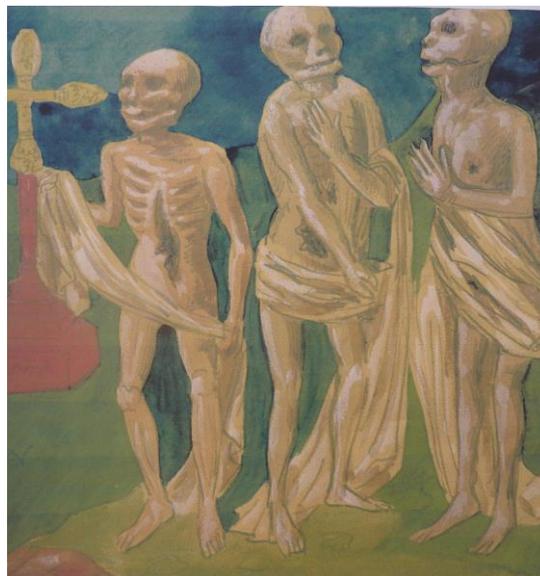
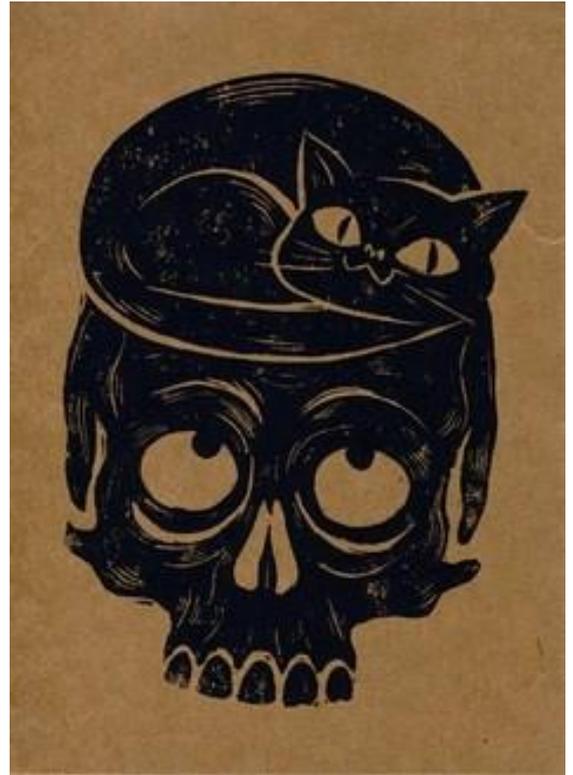


Fig. 3. Vitrail de l'église de Charmes (Vosges), dessin de Gaston Save (Vente Drouot, 4 décembre 2000, n° 302).



Fig. 4. *Vanité de la vie humaine*, huile sur toile, Allemagne, XVII^e siècle (tableau vu à Paris, 2009).

TABLE DES MATIÈRES



ÉDITORIAL

Par Ilona Hans-Collas

CONGRÈS

Metnitz
Turin

TÉMOIGNAGES

Amy Giuliani-Tudal & Fany Eggers de Villepin
Danielle Quérueu
Philippe Favre
Didier Jugan
Bertrand & Hélène Utzinger
Hadrien Rambach
Régine Carles
Henri & Marie-Laure de Contenson
Marie-Dominique Leclerc & Alain Robert
Philippe Levasseur
Marion Maret
Suzanne Bouquin
Ga  dic Le Bot
Cristina Bogdan
Frédéric Mazuy
Amis de la Ferté-Loup  re - Marie Vincey Companyo
Cécile Coutin
Ilona Hans-Collas & Michel Hans

